

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1910-1911. — N° 46

LA PHTISIOTHÉRAPIE EN OCCIDENT

PENDANT LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Décembre 1910

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Léon-Louis-Georges SARRAZIN

Né le 24 août 1885, à Franey (Doubs)

Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire.



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4.

—
Décembre 1910



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1910-1911. — N° 46

LA PHTISIOTHÉRAPIE EN OCCIDENT

PENDANT LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 15 Décembre 1910

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Léon-Louis-Georges SARRAZIN

Né le 24 août 1885, à Franey (Doubs)

Elève à l'Ecole du Service de Santé Militaire.



LYON

A. REY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ

4, RUE GENTIL, 4

Décembre 1910

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ DOYEN.
J. COURMONT ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. CHAUEAU, AUGAGNEUR, MONOYER, SOULIER, TRIPIER, CAZENEUVE, LÉPINE

PROFESSEURS

Cliniques médicales	MM. TEISSIER
Cliniques chirurgicales	ROQUE
Clinique obstétricale et Accouchements	BARD
Clinique ophtalmologique	PONCET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	JABOULAY
Clinique des maladies mentales	FABRE
Clinique des maladies des enfants	ROLLET
Clinique des maladies des femmes	NICOLAS
Physique médicale	PIERRET
Chimie médicale et pharmaceutique	WEILL
Chimie organique et Toxicologie	POLLOSSON (A.)
Matière médicale et Botanique	CLUZET
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	HUGOUNENQ
Anatomie	MOREL
Anatomie générale et Histologie	BEAUVISAGE
Physiologie	GUIART
Pathologie interne	TESTUT
Pathologie et Thérapeutiques générales	RENAUT
Anatomie pathologique	MORAT
Médecine opératoire	COLET
Médecine expérimentale et comparée	COURMONT (P.)
Médecine légale	PAVIOT
Hygiène	POLLOSSON (M.)
Thérapeutique	ARLOING
Pharmacologie	LACASSAGNE
	COURMONT (J.)
	PIC
	FLORENCE

PROFESSEURS ADJOINTS

Physiologie, cours complémentaire	MM. DOYON
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANNOIS,
Pathologie externe	VALLAS,
Maladies des voies urinaires	ROCHET.

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Chimie minérale	MM. BARRAL, agrégé
Propédeutique chirurgicale	BÉRARD, —
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN, —
Chirurgie infantile	NOVE-JOSSERAND, ag.
Accouchements	COMMANDEUR —
Matière médicale	MOREAU —
Embryologie	REGAUD, —
Anatomie topographique	PATEL —
Botanique	BRETIN —

AGRÉGÉS

MM.	MM.	MM.	MM.
SAMBUC	J. LEPINE	NOGIER	TAVERNIER
REGAUD	LESIEUR	LATARGET,	CADE
COMMANDEUR	Etienne MARTIN	BRETIN	MOURQUAND
GAYET	LAROYENNE	LERICHE	ARLOING (F.)
NEVEU-LEMAIRE	VORON	THÉVENOT	GUILLEMARD
PATEL			

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. FLORENCE, Président; PIC, Assesseur;

MM. CADE et FERNAND ARLOING, Agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MA SŒUR

A MON PÈRE. — A MA MÈRE

*Faible témoignage d'affection et
de reconnaissance.*

A MES PARENTS

A MES AMIS

A TOUS CEUX

à qui je dois de la **Reconnaissance**

A MONSIEUR LE PROFESSEUR FLORENCE

Professeur de Pharmacologie
à la Faculté de Médecine de Lyon
Membre correspondant de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'Honneur

Ce n'est pas en vain que nous avons eu recours à son érudition. Il nous fait aujourd'hui le grand honneur de présider notre thèse. Qu'il veuille bien accepter l'hommage de notre respectueuse et profonde reconnaissance.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PIC

Professeur de Thérapeutique
à la Faculté de Médecine de Lyon
Médecin des Hôpitaux

En reconnaissance de l'honneur qu'il nous a fait en voulant bien s'intéresser à notre travail.

A MONSIEUR LE DOCTEUR PIÉRY

Ancien Chef de Clinique à la Faculté de Médecine

Il a eu l'idée première de ce travail. Il nous a toujours accueilli avec une extrême bienveillance et nous a prodigué ses conseils et ses encouragements. Nous l'assurons de notre infinie gratitude.

AVANT-PROPOS

Cet essai est la deuxième partie d'une Histoire générale du Traitement de la Tuberculose pulmonaire. La Phtisiothérapie dans l'Antiquité et chez les Médecins Arabes fait l'objet de la thèse du D^r Remy, notre vieil Ami de lycée. Personnellement, nous étudions le Traitement de la Phtisie dans le monde occidental, depuis la médecine gauloise jusqu'à la révolution qui s'accomplit dans les sciences à la fin du XVIII^e siècle. Le D^r Roshem, notre bon camarade d'école, dans son travail inaugural, prend la Phtisiothérapie où nous la laissons, aux origines de la médecine physiologique, à l'aurore du XIX^e siècle, pour la suivre jusqu'à l'application des sanatoriums, vers 1880.

L'idée première d'une Histoire générale de la Phtisiothérapie revient à M. le D^r Piéry. N'était-il pas intéressant, à une heure où tout ce qui a trait à la tuberculose préoccupe les esprits, de rechercher ce que furent les médications antituberculeuses du passé? « La médecine d'aujourd'hui n'est que la continuation de celle de l'Ecole de Cos et de Galien, transmise et modifiée par les temps » (R. Lépine). Si nos thèses se

complètent mutuellement et représentent, à elles trois réunies, une revue de la phtisiothérapie à travers les âges, si on y voit non seulement comment nos pères traitaient leurs phtisiques, mais comment la phtisiothérapie d'aujourd'hui se rattache à celle d'autrefois, nous aurons fait œuvre utile.

Personnellement, nous nous rendons compte mieux que personne des imperfections de notre travail. Mais nous nous engageons sur un terrain inculte. A part quelques articles de périodiques¹, très curieux mais forcément incomplets, il n'existait aucun travail d'ensemble sur la question. Nous avons dû défricher, recourir aux auteurs, dans leurs volumes poussiéreux, écrits en vieux caractères et souvent en latin². Nous espérons que le lecteur nous accordera quelque indulgence, sinon quelque sympathie, quand il se sera rendu compte de nos efforts.

¹ V. notamment L. Meunier et A.-E. Plique, le Traitement hygiénique des tuberculeux dans l'ancienne médecine (*Bulletin médical*, 1^{er} décembre 1900).

² Un certain nombre de nos citations sont des traductions personnelles. Nous les avons marquées du signe *. On voudra bien passer sur les imperfections. — Dans certains cas, pour faciliter la lecture, nous avons résumé, aussi fidèlement que possible, le texte ou la traduction; nous publions ce résumé en petits caractères.

LA PHTISIOTHÉRAPIE

EN OCCIDENT

PENDANT LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES

INTRODUCTION

CE QUE FUT LA « PHTISIE » AU MOYEN AGE
ET DANS LES TEMPS MODERNES

Il n'est pas douteux que la « peste blanche » moderne exista et fut connue de tout temps. Les textes antiques eux-mêmes ne laissent aucune hésitation à ce sujet. Le portrait du phtisique par Arétée de Cappadoce, les descriptions minutieuses de l'Ecole de Cos, rapportées dans la thèse de Remy, sont assez connus pour que nous nous dispensions d'insister. Mais nombre de descriptions postérieures sont, elles aussi, admirables par l'exactitude de l'observation clinique. Il faudrait les citer toutes; nous nous contenterons de résumer les idées qu'eurent les médecins sur la phtisie pendant la période au cours de laquelle nous nous sommes proposé l'étude de son traitement.

Les termes employés pour désigner la tuberculose

pulmonaire étaient ceux qu'avait employés l'antiquité : *phthisie*, *tabes*, *éthisie*, *consomption* ; le mot *tabes* nous paraît toutefois avoir été réservé à la phtisie parvenue à sa dernière période ; au xviii^e siècle, on emploie beaucoup le mot *pulmonie*.

Le mot *phthisie* se trouve dans tous les vieux auteurs ; on ne lui attribuait cependant pas tout à fait, dans l'ancienne médecine, le même sens que de nos jours. Nos pères, cliniciens consommés, mais dépourvus de nos méthodes d'exploration, n'étaient frappés que par les symptômes généraux et fonctionnels. Ils entendaient par *phthisie* un état morbide caractérisé par un amaigrissement progressif, de la toux, des hémoptysies, et enfin la fièvre hectique qu'ils connaissaient admirablement.

La phtisie était en somme un *syndrome* susceptible de se développer à la suite de bien des affections. C'est ainsi qu'on distingue une *phtisie scorbutique*, une *phtisie nerveuse*, une *phtisie vénérienne*, etc... et jusqu'à une *phtisie a gonorrhœa orta*. Mais il y a surtout une *phtisie d'origine pulmonaire*, « ex consumptione pulmonis, et hæc est certa phtisis » (Constantin l'Africain, 1080). Cette vraie phtisie, dans l'esprit des auteurs comme dans le nôtre se développe pour son propre compte, Morton la qualifiera d'*originale*, nous dirions *spécifique*.

A quoi était due cette phtisie d'origine pulmonaire ?

Il est curieux de voir que la nature grossière des lésions est connue de fort vieille date. Eût-on l'occasion d'autopsier quelques suppliciés tuberculeux ? L'expectoration, par ses caractères, fit-elle supposer la nature

anatomique du mal ? Toujours est-il que les auteurs sont unanimes depuis l'antiquité et répètent comme une sorte de leit-motiv : « La phthisie provient d'un *ulcère au poumon, phthisis fit ab ulcere pulmonum.* » Cette idée domine toute la thérapeutique

On serait même tenté de croire que les *tubercules* n'étaient pas inconnus aux Anciens, et qu'ils en ont jusqu'à un certain point étudié la marche et le développement dans les poumons, si l'on accepte la traduction par *tubercule* du mot *φύμα* employé par Hippocrate.

Mais ce mot, chez les médecins grecs, désigne beaucoup de tumeurs ou de formations inflammatoires. Au moyen âge et à la Renaissance, il n'est pas question de tubercules. C'est au xvii^e siècle que revient l'honneur d'avoir vu apparaître réellement et définitivement la doctrine des tubercules, avec Sylvius Deleboë¹ qui les rapproche même des scrofules, en supposant aux deux affections une origine commune. Morton est toutefois le premier qui ait considéré les tubercules comme cause de la phthisie pulmonaire et qui ait proposé une théorie pour expliquer leur développement². Au xviii^e siècle, les autopsies étant plus fréquentes, il est couramment question de tubercules; Pierre Desault soutient même qu'il n'y a d'autre phthisie pulmonaire que celle qu'ils ont produite³;

¹ *Opera medica*, Amstelodami, p. 692, 1680.

² Il pense qu'ils sont produits par du sang coagulé dans le poumon grâce à un principe âcre et malin; les tubercules s'enflamment et s'ulcèrent, d'où la phthisie.

³ *Dissert. sur le mal vénérien, la rage et la phthisie*, Bordeaux, 1733.

quant au grand Morgagni, il est réduit à s'appuyer de l'autorité de Sylvius, pour avancer que les tubercules sont une cause de phtisie pulmonaire : tellement pénétré de la contagion de la phtisie, il se refusait à autopsier les cadavres des poitrinaires.

L'ancienne pathogénie de la phtisie ne nous satisferait plus. La plupart admettent avec Hippocrate et Galien, qu'à la suite d'une toux prolongée ou d'une hémoptysie, la pituite descend du cerveau sur la poitrine et y engendre le catarrhe et l'ulcère ; elle ronge le poumon à la manière de l'eau tombant sur une pierre et la creusant, selon la comparaison de Mésuë, qu'on trouve dans les ouvrages du moyen âge et de la Renaissance. Pour quelques rares auteurs (Reid au ^{xviii}^e siècle), la phtisie provient de l'obstruction des glandes mésentériques.

L'hérédité de la phtisie était généralement admise depuis qu'Hippocrate avait dit : ἐκ φθινώδεος φθινώτης. A partir du ^{xvi}^e siècle on trouve partout cette phrase de Fernel, médecin de Henri III : *Qui tabida stirpe sati sunt... necessario tabe marcescunt*. Pour Morton, au ^{xvii}^e siècle, la maladie est avant tout héréditaire, *præ ceteris omnibus hereditarius*.

La contagion paraît avoir été entrevue par l'antiquité : un passage d'Isocrate (*Discours Éginctique*, 400 av. J.-C.), cité dans la thèse de Remy, semble y faire allusion ; Galien dit qu'il est dangereux de vivre avec des phtisiques, et que leurs exhalaisons putrides peuvent produire de la fièvre. Mais c'est au ^{xvi}^e siècle que la doctrine de la contagiosité prend

vraiment naissance, en Italie. En 1520 paraît à Venise un ouvrage (*Opera nuova intitulata il Perche, utilissima ad intendere le ragioni de molte cose*) où on lit :

Du crachat du phtisique ou de sa bouche se dégage une vapeur fétide qui pénètre dans la bouche de celui avec qui il converse, lui brûle lentement les poumons et, de cette façon, produit la phtisie¹.

Fracastor de Vérone dans son *Traité des maladies contagieuses*, 1546, intitule un chapitre *De la Phthisie contagieuse* : c'est la première fois qu'on trouve pareil titre dans un livre de médecine. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, Morton, Ettmüller, Morgagni, Van Swieten, Raulin, etc., admettent sans restriction que la phtisie est transmissible ; dans certaines provinces de l'Italie, du Portugal, de l'Espagne et du midi de la France, des édits² font brûler ou vendre ce qui a été à l'usage des phtisiques, blanchir à la chaux les appartements qu'ils ont occupés, payer une amende aux héritiers du phtisique décédé pour indemniser le propriétaire de l'infection des lieux. La contagion par l'haleine, *anhelitu*, était seule admise. Il faut d'ailleurs bien convenir qu'elle n'était qu'une hypothèse, que beaucoup de médecins étaient incapables d'expliquer la contagion, et qu'elle était niée par d'autres, non des moindres, Cullen, Portal, Bosquillon, etc.³.

¹ V. Wickersheimer, *la Médecine et les Médecins en France à l'époque de la Renaissance*, Paris, 1905

² Notamment l'édit du roi Ferdinand de Naples, en 1782.

³ V. pour l'histoire de la contagion : É. Boisseau, *Historique*

Dans l'évolution de la phtisie, on distinguait, jusqu'au xvii^e siècle, deux périodes : la première, caractérisée par de l'amaigrissement, de la toux, des hémoptysies non constantes, une fièvre légère; la deuxième caractérisée par les mêmes symptômes, avec en plus la fièvre hectique, les sueurs nocturnes, enfin la diarrhée terminale dite colliquative, parce qu'on croyait qu'elle était l'effet de la fonte des solides et de la dissolution des humeurs. A partir du xvii^e siècle (Sylvius Deleboë, Morton), on admet une troisième période, de phtisie imminente ou de prédisposition.

On ne connaissait pas, est-il besoin de le dire, les liens qui unissent la phtisie aux autres formes de tuberculose; celles-ci n'étaient pas connues en tant que tuberculeuses. On voit cependant de bonne heure (Sydenham et autres) établir une relation clinique entre la phtisie et les adénites « scrofuleuses », ces « escrouelles » que le roy de France avait le privilège de « garir ».

A en juger par les descriptions d'autrefois, la tuberculose pulmonaire n'était ni moins redoutable, ni moins fréquente que de nos jours.

Pour Sydenham, elle faisait mourir au xvii^e siècle les deux tiers des malades atteints d'affections chroniques et le cinquième du nombre total des individus; il est vrai que Sydenham vivait dans le pays du

de la contagion de la phtisie pulmonaire (*Recueil de mémoires de médecine militaire*, 1869). — L. Meunier, Sur la contagion de la phtisie depuis Hippocrate jusqu'à Koch (*Bulletin de la Soc. de méd. de Gand*, 1901).

spleen, qu'il reconnaît lui-même causer trop souvent la phtisie.

L'affection, du reste, était considérée comme difficilement curable. On répète sans cesse ces paroles de l'antique Galien : Les médicaments ne peuvent être portés dans le poumon comme sur un ulcère externe ; un ulcère quelconque ne peut guérir qu'avec le repos, et le poumon du fait de la respiration est toujours en mouvement ; bien plus, la toux, qui est cependant le seul moyen d'« évacuer » l'ulcère, s'oppose par ses secousses à la cicatrisation. Néanmoins, il y avait peut-être plus d'optimisme qu'aujourd'hui : non seulement on savait la phtisie curable au début, mais on ne doutait point de la possibilité de la guérison jusqu'à une période assez avancée. Toutes choses égales d'ailleurs, le pronostic dépendait de beaucoup de facteurs : bénigne chez les enfants, la phtisie est plus grave chez les vieillards et les jeunes gens ; les formes héréditaires ou fébriles sont les plus malignes ; par contre, dans les formes « hœmoptoïques » *ab hæmoptoe*, l'hémoptysie indique parfois une pléthore sanguine de bon augure.

Si nos pères étaient assez optimistes, on peut l'attribuer d'une part à l'insuffisance de l'anatomie pathologique, d'autre part à des erreurs de diagnostic : le mot « phthisie » désignait un syndrome que bien des affections, même pulmonaires, pouvaient réaliser ; les pleurésies purulentes surtout nous paraissent avoir prêté à la confusion. Nous nous sommes efforcé de rapporter des faits relatifs à la phtisie au sens où nous entendrions ce mot.

Ainsi donc la phtisie n'est point, comme dit Tolstoï, « le plus beau produit de la civilisation moderne ». Bien plus on la croyait curable. Mais comment la traitait-on, puisque, comme dit Sydenham, « il faut soigner avant tout » ?

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI D'HISTOIRE CHRONOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

TRAITEMENT DE LA PHTISIE EN OCCIDENT AVANT LA RENAISSANCE

MÉDECINE GAULOISE ET GALLO-ROMAINE

Les écrits que nous possédons sur la médecine des Gaulois ¹ ne parlent en aucun endroit de la phtisie, et si toutefois elle existait alors dans notre pays, on ne peut faire que des hypothèses sur la manière dont on pouvait la traiter.

Chez les Gaulois, la médecine est exercée par les prêtres, les *Druides*, moitié sorciers, moitié médecins. Simple, toute empreinte de religion et de superstition, elle se résume dans le culte des pierres, des eaux et des plantes ; en retour, ces pierres, ces eaux, ces plantes ont toutes sortes de vertus. Ainsi, certaines

¹ V. notamment : Dr Pansier, *la Médecine des Gaulois au temps des Druides* (*Janus*, livraisons 8 et 9, 1907). — Dr H. Bertrand, *le Druidisme et la Médecine en Gaule*, Montpellier, 1908. — Pline parle beaucoup de la médecine des Gaulois.

eaux guérissaient des fièvres ; la pierre de la source de la Saône était fébrifuge, et peut-être y conduisait-on les phtisiques.

Mais en Gaule, les plantes jouent le rôle principal, et, parmi elles, le gui tient la première place : cueillie avec les rites que l'on sait, la plante toujours verte, emblème de la vie qui ne s'éteint pas, est la plante qui guérit tout, le remède universel.

Voici que cette croyance à la vertu du gui s'est conservée jusqu'à nous dans la médecine populaire. Et le gui vient d'être remis en faveur dans notre thérapeutique à l'exemple d'une commère, le Dr René Gaultier s'en est servi avec succès dans des cas d'hémoptysie tuberculeuse¹. Personnellement, nous avons retrouvé l'usage du gui au xvii^e siècle dans la médecine d'Ettmüller et dans la thérapeutique populaire de la phtisie au xviii^e siècle². N'est-il pas plausible de penser que cet emploi du gui dans la phtisiothérapie remonte à la médecine des Druides ?

La pénurie des documents relatifs à la phtisie dans la médecine gauloise est éminemment regrettable. En ce qui concerne l'époque gallo-romaine, nous avons été un peu plus heureux. Nous n'avons trouvé qu'un texte intéressant la phtisie à cette époque. Mais c'est un texte précieux, parce qu'il nous montre que déjà on envoyait les phtisiques aux eaux minérales. Sidoine

¹ Vachez, *Contribution à l'étude thérapeutique du gui* (th. Paris, 1907-1908).

² Planque, *Bibliothèque choisie de médecine*, Paris, 1759 (cité plus loin).

Apollinaire (430-489), lyonnais, évêque de Clermont, écrit à son ami Aper :

Calentes nunc te Baïæ, et scabris cavernatim rudata pumicibus aqua sulphuris, atque jecorosis ac phthisiscentibus languidis medicabilis piscina delectat? Actuellement, est-ce que ce sont les bains chauds ? est-ce l'eau sulfureuse vomie par des rochers hérissés à travers leurs cavités ? est-ce la piscine salulaire à ceux qui souffrent du foie et à ceux que rend languissants le début de la phtisie, qui te captivent¹.

Que désignent les mots *calentes Baïæ* ? Ils s'appliquent au Mont-Dore, ainsi que l'a établi Michel Bertrand². Le mot *sulphuris* s'explique par l'état de la chimie au v^e siècle ; le mot *piscina* laisserait supposer que la balnéation occupait la place principale dans le traitement thermal. Faisons remarquer avec le Dr J. Nicolas que *phthisiscentibus* est le « participe présent d'un verbe inchoatif » et que c'est, pour le v^e siècle, un néologisme. Pour ne pas s'être servi du terme *phthisicus*, « il fallait que Sidoine Apollinaire ne le trouvât pas adéquat à la pensée qu'il voulait exprimer ; il a donc créé le verbe *phthisisco* pour marquer le début de la phtisie, qu'il a en même temps caractérisée par un de ses premiers symptômes, par son premier retentissement sur l'état général, l'alanguissement, *languidis*. L'évêque de Clermont a tenu à préciser que

¹ Dr J. Nicolas, la Médecine dans les œuvres de Sidoine Apollinaire (*Revue médicale du Mont-Dore*, 1901).

² Michel Bertrand, *Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales des Eaux du Mont-d'Or*, Clermont-Ferrand, 1823.

le Mont-Dore convenait au commencement de la tuberculose pulmonaire. »

Mais, « à une période plus avancée de la maladie, quand la fièvre hectique s'empare du malade, la cure thermale devient inutile. Aussi, lorsque Sidoine Apollinaire, soucieux de la santé de sa fille Sévérianne, la verra dépérir par la fièvre après avoir longtemps toussé, il se contentera de la transporter à la campagne...

Sévérianne, objet de notre commune sollicitude, tourmentée d'abord par les secousses d'une toux prolongée, est fatiguée maintenant par des fièvres qui vont s'aggravant les nuits; elle désire, en raison de cela, partir pour la campagne. Nous nous soustrayons donc à la chaleur et à l'engourdissement de la ville (D^r J. Nicolas).

MOYEN AGE POPULAIRE ET RELIGIEUX

A partir des v^e et vi^e siècles, les Druides ont disparu. La religion chrétienne s'est établie en Gaule, mais sans chasser entièrement les vieilles croyances; elle entre seulement en composition avec elle. Les vertus thérapeutiques des sources, des arbres ou des fontaines sont mises sous la protection de quelque saint. « On détache des fragments de tombeaux ou de statues, et c'est le culte des pierres renouvelé des Druides. Suivant Grégoire de Tours, on grattait la pierre du tombeau de saint Marcel, à Paris, et sa poussière, infusée dans un verre d'eau, passait pour un puissant spécifique contre nombre de maladies. A Saint-Cernin-des-Bois, les pèlerins raclaient la statue de saint Plotat et en faisaient boire la poussière aux petits rachitiques

après l'avoir délayée dans l'eau puisée à une fontaine¹. »
À Lyon, les malades se rendaient aux tombeaux de sainte Foy, saint Irénée, saint Pothin. Il y eut des tombeaux qui furent perforés.

On se servait aussi de la cire des cierges qui brûlaient au tombeau; le voile, le bois de la grille, les plantes environnantes passaient pour avoir toutes sortes de vertus.

Enfin, il y avait le songe. Le jour de la fête du saint, notamment, les malades se rendaient à l'église ou bien on les y apportait, comme dans les anciens temples grecs d'Esculape.

Placés près de l'autel et du tombeau, étendus à terre, quelquefois à genoux, un cierge à la main, les malades veillaient. Fatigués par les jeûnes, presque sans force, remplis d'effroi au milieu de cette solitude, plusieurs étaient en extase. Pour ceux qui priaient ainsi au milieu de la nuit, le moindre bruit devenait voix. Ils écoutaient attentivement et croyaient reconnaître la voix du saint. D'autres dormaient. Le saint ne tardait pas à apparaître, faisait le signe de la croix sur la partie malade²...

Nombreux sont aussi les miracles de guérison opérés par les saints durant leur vie.

Grégoire de Tours excelle à nous raconter tous ces

¹ Dr H. Bertrand, *loc. cit.* De nos jours ces pratiques populaires se retrouvent dans certaines campagnes. Le Dr Bertrand en donne des exemples. Mais il faut lire à ce sujet les ouvrages si curieux des Folk-Loristes, entre autres : Sébillot, *le Folk-Lore de la France*, Paris, 1904, 1905, 1906, 1907. — Fraysse, *le Folk-Lore du Bugeois*, Baugé, 1906 (saints guérisseurs).

² A. Marignan, *la Médecine dans l'Eglise au vi^e siècle*, Paris, 1887.

faits. Il n'a qu'un tort, c'est de négliger nos chers phtisiques. Mais, à cette époque, *on se préoccupe peu du diagnostic* et nos malades étaient simplement considérés comme des *fiévreux* ou des *éthiques*. Il faut reconnaître aussi que les écrivains d'alors rapportent uniquement les guérisons éclatantes qu'on devait, nous semble-t-il, rarement observer chez les phtisiques.

Cette époque est aussi, par excellence, celle des amulettes, amulettes religieuses surtout, mais non toujours. Nous avons lu quelque part qu'un morceau d'ambre suspendu au cou, sous la chemise, passait pour préserver de toutes les maladies de la poitrine ; de même que pour se préserver de la stérilité, il suffisait de porter un médaillon sur lequel on lisait : *Crescite, et multiplicamini, et replete terram.*

En somme, pendant toute cette première partie du moyen âge, qui dure jusqu'au xii^e siècle, la médecine est inséparable de la religion. Cela est vrai de la médecine populaire. Mais on enseignait aussi dans les couvents comme une œuvre de piété et de charité une médecine un peu plus savante, qui tient à la fois de la médecine grecque, de la médecine arabe et de la médecine populaire. Les nonnes elles-mêmes s'y adonnaient ; « la plus célèbre fut Hildegarde (1098-1180), abbesse du couvent de Rupertsberg, près de Bingen, que ses révélations et ses miracles firent mettre au nombre des saintes¹. » Voici les lignes que l'abbesse paraît consacrer à la phtisie :

¹ Kurt Sprengel, *Histoire de la médecine*, traduite par Jourdan, Paris, 1815.

* *Remèdes contre le vice du poumon*¹.

Prenez galan et fenouil en parties égales, deux fois autant de noix muscade et autant de pyrèthre que des deux premiers, de sorte que noix muscade et pyrèthre seront égaux en poids. Pulvérissez, mêlez ensemble; de la poudre obtenue, ingérez chaque jour à jeun le poids de deux pièces de monnaie, avec une petite bouchée de pain; buvez aussitôt un peu de vin chaud. Prenez fréquemment aussi, tant à jeun qu'après déjeuner, des autres herbes nobles qui ont une bonne odeur, pour que cette odeur passe à travers le poumon et empêche la fétidité de l'haleine. Mais celui qui souffre d'une façon quelconque dans le poumon évitera les viandes grasses et celles qui sont imprégnées de beaucoup de sang, ainsi que le fromage cuit, choses qui engendrent la pourriture dans le poumon. Il ne mangera ni pois, ni lentilles, ni fruits, ni légumes crus, il s'abstiendra de noix et d'huile. S'il veut manger de la viande, il la prendra maigre; s'il mange du fromage, celui-ci ne sera ni cuit, ni cru, mais desséché; s'il veut de l'huile, il en prendra peu; il ne boira pas d'eau, qui engendre une pourriture livide dans le poumon. Il ne boira pas non plus de vin doux, nouveau et cru, qui n'a pas encore rejeté sa crasse en fermentant. La bière ne lui fait pas grand mal, parce qu'elle est cuite, mais qu'il ne boive pas de vin et qu'il se mette en garde contre l'air humide et chargé de brouillards.

Deux choses sont à remarquer dans ces conseils d'Hildegarde : l'usage des herbes qui ont une bonne odeur susceptible de passer à travers le poumon, et l'abstention d'aliments crus qu'on croyait alors capables d'engendrer des « crudités » dans le poumon.

¹ *Hildegardis causæ et curæ*, edidit Paulus Kaiser, Lipsiæ, 1903.

Mais, si l'on excepte Hildegarde, dont les œuvres sont d'ailleurs sur bien des points empreintes de superstition, « la médecine fit peu de progrès dans les écoles des moines... (elle) prit une forme plus avantageuse lorsque les Bénédictins s'y furent adonnés d'une manière particulière dans le royaume de Naples et eurent établi deux écoles célèbres, l'une à Monte-Cassino et l'autre à Salerne »... (K. Sprengel.)

ECOLE DE SALERNE

En l'an 1000, « alors que l'esprit humain glissait aux pires ténèbres », Salerne relève les saines traditions médicales qui « semblaient s'être écroulées pour toujours dans les flammes d'Alexandrie¹ » et devient « la cité hippocratique ». « Salerne est la principale ville de la terre de Labour, au royaume de Naples... Son Université, qui n'est plus rien aujourd'hui, étoit autrefois des plus florissantes. On s'y rendoit de toutes parts..., et la célébrité de son école de médecine étoit grande, quand elle fut consultée par Robert², l'un des fils de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, plus connu par son surnom de Conquérant³. » Et de cette

¹ F. Helme, l'Ecole de Salerne (*Presse médicale*, 9 avril 1910).

² On raconte que Robert, roi d'Angleterre, blessé à Jérusalem, vint consulter à son retour les médecins de Salerne ; il guérit, sa femme ayant, dit-on, sur leurs conseils, sucé la plaie tandis qu'il dormait. La consultation de Robert aurait donné lieu à l'ouvrage, *l'Ecole de Salerne*, qui commence d'ailleurs ainsi : *Anglorum Regi scribit Schola tota Salerni...*

³ Levacher de la Feutrie, *l'Ecole de Salerne*, Paris, 1782.

grande Ecole, de toute sa gloire, il ne nous reste rien, qu'un tout petit vestige, l'Ecole de Salerne, *Flos Medicinæ*, petit livre qui parut en 1224 et dont le rédacteur serait, dit-on, Jean de Milan. C'est un « ouvrage de vulgarisation à l'usage d'un barbare » ; écrit en vers léonins, quelque peu « mirlitonesques », il est, malgré tout, un véritable traité d'hygiène et de diététique. On y trouve sur la phtisie les vers suivants :

Lac ethicis sanum caprinum, post camelinum,
Ac nutritivum plus omnibus est asininum,
Plus nutritivum vaccinum, sic et ovinum,
Si febriat caput, et doleat, non est bene sanum¹.

Mais les médecins de Salerne ne se bornaient pas à l'usage du lait ; ils y ajoutaient le sel et le miel :

Hanc etico curam super omne scias valituram
Lac, sal, mel junge ; bibat contra consumptus abunde.
Lac nutrit, sal traducit, lac melli liquescit,
Lac sit caprinum, melius tamen est asininum.

Plus loin :

Si cruor emanat, spodium² sumptum cito sanat.

Ainsi, « la phtisie est traitée par le lait, le miel et le sel ; le lait nourrit, le sel est un dérivatif, le lait avec le miel est un fondant ; c'est le lait de chèvre et surtout le lait d'ânesse qui est le meilleur³ ». Il est regret-

¹ *Commentaire sur l'Ecole de Salerne*, par le Dr D. F. C., Paris, 1672.

² Spode ou Tuthie ; était fréquemment employé dans les hémoptysies, était soit un oxyde de zinc impur (Grecs), soit la cendre d'une espèce de roseau (Arabes).

³ Dr L. Meunier, *Histoire de la médecine*, 1911.

table que la *Fleur de la Médecine* ne s'étende pas davantage sur la phtisie. Elle semble répéter les conseils hippocratiques. Mais, construite dans une baie merveilleuse, favorisée d'un climat exceptionnellement doux, « véritable coupe enchantée », Salerne était « une manière de sanatorium » (F. Helme). La phtisie devait y être rare et les malades y trouvaient un air et un climat qu'il était inutile de leur recommander.

L'Ecole du Mont-Cassin se confond avec celle de Salerne, son chef, Constantin l'Africain¹ (1080) étant un salernitain. Mais, avant d'être un salernitain, cet auteur a été et reste un arabiste. S'inspirant surtout de Mésuë, un grand phtisiologue, il n'a garde d'oublier la phtisie et son traitement :

* On pourra se servir de la saignée, à condition de réparer la perte de sang par une nourriture convenable. Les aliments seront rafraîchissants et fortifiants : tisane d'écrevisses, courges, bettes, citrouilles, amandes; comme boisson, de l'eau avec sirop violat ou de psyllium. Pour faire cracher, donner de l'hysope; un électuaire composé de jujubes, raisins secs, graine de mauve, écrevisses, capillaire, verge à berger, plantain, réglisse; une poudre faite de gomme adragante, amidon, graine de pavot et de pourpier. Frictions sur la poitrine avec de l'huile violat et de l'huile rosat. Contre le relâchement du ventre, du jus d'orge. Pour déterger l'ulcère, aristoloche longue et ronde, poivre long, cinnamome, casse lignée, lavande mâle, rose, acacia, mastic, bol, sangdragon, pierre hématite, graine de myrte. Pour dessécher l'ulcère, le malade approchera de ses narines les fleurs odorantes et sera toujours plongé

¹ *De omnium morborum qui homini accidere possunt*, Basileæ, 1550.

dans une atmosphère ou une eau tempérées ; il se nourrira d'aliments propres à engendrer des humeurs louables, et les aliments, comme tous les médicaments, seront mêlés à du miel. Pour cicatriser, poudre avec corail, crabes, graine de myrte, pierre hématite, cendre d'écrevisses, graine de portulace, gomme arabique.

Ce traitement de la phtisie d'après Constantin l'Africain, imité des Anciens, se rapproche de celui que nous trouverons dans les chapitres suivants et sur lequel nous reviendrons bien des fois.

QUELQUES FORMULES DE L'ANTIDOTAIRE NICOLAS¹

L'*Antidotarium Nicolai*, qui paraît avoir été écrit en latin dans la première moitié du XII^e siècle, doit prendre place après l'Ecole de Salerne, puisque l'auteur serait, d'après Choulant, le médecin salernitain Nicolaus Præpositus².

On nous permettra d'extraire quelques formules de cet ouvrage qui fut jusqu'au XVII^e siècle, le *Codex* des apothicaires de tous pays, pour donner une idée à la fois de la pharmacopée et de la phtisiothérapie aux XIII^e et XIV^e siècles.

¹ *L'Antidotaire Nicolas*, traduction française du XIV^e siècle, publiée par le Dr Dorveaux, Paris, Welter, 1896.

² Une autre opinion est que l'auteur serait Nicolas le Myrepse. Peu importe.

*Diacameron*¹.

Diacameron vaut as asmatiques, à tous², à *tisiques*³, a feiblece de ventrail ; il conforte les numbles⁴ et esconmot⁵ luxurie.

Pren : le maire girofle⁶, dragme .v. ; char de dates, dragme .iiii. ; garingaut⁷, reuponticum⁸, saliunçe⁹, anacardes¹⁰, os de dates¹¹, anis, fruit de genevre, ana dragme .ii. ; limeure d'or et d'argent, os de cour de cerf, ana dragme .i. et demie ; musc, rasure d'iveure, ana dragme .ii. ; ambre, dragme .i. ; miel sofeisant.

Done de celui au soir et au matin dragme .iiii. ou viii.

Diamargariton.

Diamargariton pren les dus margarites¹². Il vaut principalement contre le vice des membres esperitaus¹³ ou¹⁴ eye froide agusee de la poudre de couer de cerf ou de noiz muscade ; il vaut à tote dolor de couz et de ventrail.

Pren : girofle, quanelle, garingant, espic, riquelice, lingnum aloes, diarodon et diavi¹⁵, ana dragme .i. et demie ;

¹ Sous-entendu *electuarium*.

² Toux.

³ Phtisiques.

⁴ *Lumbos* (les reins).

⁵ *Provocat* (excite).

⁶ La mère de girofle, anthofle ou anthophylle.

⁷ Galanga, rhizome d'une espèce d'amomée.

⁸ Rhapontic.

⁹ Nard celtique.

¹⁰ Fruit de l'anacardier d'Orient.

¹¹ Noyaux de dattes.

¹² Les deux sortes de perles (perforées et non perforées).

¹³ Membres qui servent à la respiration.

¹⁴ Avec.

¹⁵ Ms. *diani*.

noiz muscade, alipte, citoant¹, storax calamite, ana dragme .i. ; les .ii. ; margarites, gingembre, os de cour de cerf, limeure d'iveure, blacte² bisautée. ana dragme demie ; musque, ambre, cardamome, livenessche, semence de basilicon, ana dragme .i. ; camfre, grains .vi. ; miel rosat sofeisantment.

Il soit doné en esté ou³ eve froide, en iver ou⁴ vin. Il vaut à tistiques.

Diarodon⁵ Abbatis⁶.

Diarodon Abbatis vaut à chaunice, aus passions du foie, à tistique, à etique, à dolor de cors...

Pren : sandali⁷ blans et roges, ana dragme .ii. et demie ; dragagant, gumme arabic, spodium, dragme .ii. ; asari, mastic, espic, cardamome, safren, lignum aloes, girofle, noiz muscade, anis, fanoil, quanele, jus de riquelice, reubarbe, semence de basilicon, de berberis, de portulaque, de citrulle, de melons, de cocordes⁸, ana dragme .ii. ; sucre, roses, ana once .iii. ; camfre, grain .vii. ; musque, grains .iii. et demie ; et sirop fait de eve rose sofeisant.

Diapenidion.

Diapenidion vaut contre vice de pulmon et à tuz, a esroeure de fraideur et à tistique.

¹ Zédoaire.

² Ms. blanc.

³ Avec.

⁴ Avec.

⁵ Διὰ, avec, et ῥόδον rose.

⁶ *Ab abbate de Curia compositum*, dit l'*Antidotarium* ; cet abbé de Curia vivait au xi^e siècle.

⁷ Santal.

⁸ Courge.

Pren : penides¹, dragme .xvii. et demie ; pinee, allemandes purgees, semence de pavot blanc, ana dragme .ii. ; quanele, girofle, gingembre, jus de riquelice, dragagant, gumme arabic, amidum, semence de citrul, de melons, de cucumer, de coorde mundees, ana dragme .i. ; camfre, dragme .i. ; sirop violat sofeisanment.

Potio muscata.

Pocio muscata vaut à cardiaque, à vice de pormon.

Pren : espic², folium³, poivre lonc, gingembre, citouaut, girofle, ana dragme .ii. ; fut de basmier⁴, roses, violes, anacardes, acorus⁵, coral, cost⁶, levesche⁷, noiz muscade, rasure d'iveure, les dus margarites, reubarbe, ana dragme .i. et demie ; amome, os de cuer de cerf, ana dragme .i. ; safran, poivre blanc, os de dates, spodium, samdales blans et vermeuz, lignum aloes, requelice, quanele, anis, dragagant, cardamome, semence de basilicon, limeure d'or et d'argent, ana dragme .ii. ; musc, ambre, canfre, ana dragme .i. ; çucre candi, dragme .ii. ; sirop rosat sofeisamment.

Soit doné : à scotomie .i. cuillerée ou vin ; au vice du pormum ou ève d'orge.

*Triasandali*⁸.

Triasandali vaut contre cholor de ventrail, à tistique, à jaunice.

¹ Pénides ou pénicles, sucre d'orge.

² Lavande spic.

³ Feuille aromatique, de girofle ou d'un cinnamomum.

⁴ Bois de baumier ou xylobalsame.

⁵ Racined'Acore.

⁶ Racine de Costus, figurait encore au *Code*x de 1837.

⁷ Livèche, plante encore actuellement employée.

⁸ La poudre des trois santals existait encore au *Code*x de 1758.

Pren : sandales blancs, roges, citrins, semence de melons et de coordes, roses, çucre, ana (souz) .ii. ; gumme arabic, dragagant, scariole, ana souz .i. ; reubarbe, spodium, jus de requelice, semence de portulaque, ana sout .i. et demi ; canfre .i. dragme et demie ; autres i metent quatre tanz de roses ; sirop rosat sofeisanment.

L'en le done au matin et à midi ou eve freide en mesure de chastaigne.

Nous passons l'*Andidotum Paulinum*, le *Sirupus Rosaceus*, etc., qui, eux aussi, valent « à tisiques. » Remarquons seulement, dans ces électuaires compliqués, une composition au fond identique : pavot, espèces pectorales, produits aromatiques ou balsamiques.

MÉDECINE LAÏQUE A LA FIN DU MOYEN AGE

C'est au moyen âge qu'appartient encore, par les dates, Arnaud de Villeneuve ¹ qui naquit vers 1240 et étudia aux Universités naissantes de Paris et Montpellier. Esprit universel, chirurgien, apothicaire et surtout hygiéniste, il décrit admirablement la phtisie, partageant les idées des Arabes et en particulier de Mésuë, avec qui il rapproche la formation des cavernes pulmonaires de celle des grottes creusées par l'eau dans les rochers :

* Une humeur froide descend goutte à goutte de la tête et,

¹ Arnaldi Villanovi, *Opera omnia*, Basileae, 1685. V. aussi Dr Marc Haven, *la Vie et les œuvres de Maître Arnaud de Villeneuve*, Paris, 1896.

tombant sur le poumon, le creuse et y fait l'ulcère, à la manière des gouttes d'eau qui excavent le dur rocher. Parfois aussi, à la suite d'un effort, une veine se rompt dans le poumon, et le sang extravasé devient une matière sanieuse qui ulcère le poumon.

La conduite à tenir est la suivante :

* On pourra user de la saignée et des purgations qui n'aboutissent jamais à la phtisie. S'abstenir du coït; éviter le jeûne. Comme médicaments : les pilules de cynoglosse, le safran, la myrrhe, l'encens, l'opium; le sirop d'hysope et de jujubes avec du miel; un électuaire avec : roses fraîches, gomme arabique, gomme adragante, farine de fèves, suc de réglisse, amandes, pommes de pin et sucre. En cas de fièvre hectique, donner des bains, du lait de chèvre ou d'ânesse dans lequel on aura fait éteindre un fer ou une pierre rouges.

Mais dans cette fin du moyen âge où la pharmacopée savante se complique à l'envi, il subsiste une médecine populaire beaucoup plus simple, issue de celle dont nous parlions au début de ce chapitre. Dans un document qui existe aux *Archives* du département de l'Aisne, au fonds *Titres généraux de l'Abbaye Saint-Ived-de-Braine*, on lit¹ par exemple :

Item contre la tous, mestés penicles (sucre d'orge) en yaué en ung godet et faictes chauffer l'yaué bien tant que li penicles fondent et beuvez bien chaut...

Dans le *Manuscrit* 23 de la *Bibliothèque d'Evreux*²,

¹ Prioux (S.), *Bull. Soc. Acad. de Laon*, VIII, 1859.

² Meyer (P.) et Joret (Ch.), *Recettes médicales en français*, d'après un Manuscrit de la Bibliothèque d'Evreux (*Romania*, XVIII, 1889).

on lit les lignes suivantes qui remontent à la première moitié du *xiv*^e siècle :

(Fol. 163). Pour seiche tous, destrempez semence d'ache et de fanueil en vin blanc, si le bevez a jeün. A la tous et au poumon malade, destrempez semence d'ache et d'anis de vin, si le boulez bien, et puis le metez en boites, si en mengiez au soir et au matin .iij. cullerées tant que vous soiez gari.

(Fol. 165). Pour la seiche tous, prenez semence d'ache et de fanueil, si le triblez bien, si le bevez... Pour la tous et pour le poumon, prenez semence d'ache et d'anis, si le merlez o grant planté de vin, si le faites boullir ou feu tant qu'il soit bien espès, si en mangiez au matin .iij. cullerées et .iij. au soir. — Pour la douleur et pour l'espurgement du piz, prenez la primerolle du bois et triblez bien et metez en .j. pot eschauffer, et si tout comme ce sera chaut, si faites une fosse en terre, si i metez le pot et le couvrez bien, et le leissiez .ix. jours et .ix. nuiz; si le bevez au matin froit et au soir chaut.

Les fabliaux et les monuments de la littérature romane renferment un grand nombre de recettes médicales. Nous n'en avons malheureusement trouvé aucune concernant la phtisie. Toutes les maladies de l'appareil respiratoire sont oubliées. Malgré l'état lamentable de la chirurgie, on ne parle que de coups et de blessures plus propres à attendrir les nobles dames et à flatter les preux chevaliers.

CHAPITRE II

TRAITEMENT DE LA PHTISIE AUX XV^e ET XVI^e SIÈCLES

Le moyen âge au point de vue médical, est une longue période d'obscurité. C'est la période ingrate de l'histoire de la médecine. Mais « à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle, s'ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de la médecine qui, comme l'Histoire générale, a sa Renaissance » (L. Meunier). D'innombrables traductions des Anciens caractérisent cette renaissance, œuvre des compilateurs. Mais, à côté du mouvement de renaissance, apparaît bientôt un mouvement de réforme, ou de progrès, qui ne s'éteindra jamais : on se détache peu à peu de l'imitation servile de l'Antiquité pour chercher des méthodes nouvelles d'observation, des faits et des moyens thérapeutiques nouveaux.

On ne saurait toutefois songer à s'affranchir brusquement de l'autorité des anciens maîtres, Hippocrate, Galien, Avicenne et les autres, surtout en ce qui concerne la phtisie et son traitement qu'ils avaient si bien compris. Ne nous attendons pas à trouver quelque émouvante révolution en phtisiothérapie : celle-ci restera, nous le verrons, jusqu'au xix^e siècle, essentiel-

lement traditionnaliste. Aussi pour rester intéressant, nous sommes désormais réduit à faire un choix parmi l'abondance des documents. Nous laisserons dans l'ombre ce qui n'est que compilation pure, pour citer les cliniciens qui étudièrent et connurent plus particulièrement la phtisie ; nous aurons aussi à cœur de mettre en relief les médications ou les idées nouvelles ; enfin on nous saura peut-être gré de ne pas négliger de temps à autre la médecine populaire, si intéressante à tant de points de vue.

Telle est la méthode d'exposé que nous suivrons désormais, à commencer par ce deuxième chapitre. Nous nous arrêtons d'abord à ceux qui furent des phtiothérapeutes distingués : Mathieu Ferrari, Forestus, Fracastor de Vérone (phtisie contagieuse). Dans une deuxième partie du chapitre, nous réunissons les auteurs qui, bien que de second ordre au point de vue qui nous occupe, présentent encore quelque intérêt.

UNE CONSULTATION DE MATHIEU FERRARI

Mathieu Ferrari, professeur à Pavie de 1432 à 1472, nous a laissé une consultation détaillée pour un phtisique riche, rapportée dans la thèse de Maxime Ferrari : *Une chaire de médecine au xve siècle*, Paris, 1898-99.

Le jeune homme, pour qui un médecin de Gênes demande cette consultation, donne des inquiétudes, non pas qu'il tousse beaucoup et que sa respiration soit difficile, mais il maigrit, il a de la fièvre..., c'est un tuberculeux au début, il n'est pas encore phtisique. Aussi Ferrari intitule sa consultation : *Traitement*

préservatif de la phtisie et de l'ulcération du poumon et du larynx.

La partie hygiénique de ce traitement est importante. Climat tempéré et même un peu froid. Pas d'humidité, pas de brouillards. Une atmosphère fumeuse ou poussiéreuse est nuisible,... provoquant la toux. Chambre bien éclairée, fenêtre à l'orient en hiver, à l'occident en été. Si le malade a froid, on le réchauffera avec des draps chauds ou des vessies et des vases remplis d'eau chaude et déposés à ses pieds. Cette chaleur est de beaucoup préférable à celle du feu. En été, s'il y a lieu de rafraîchir la chambre, aspersions avec de l'eau parfumée. Un point très important est de changer l'air de la chambre. On emploiera les lotions suivies de frictions. Elles sont utiles pour faire expectorer. Pas de colère, pas d'excitation; au contraire de la gaieté. S'amuser, vivre dans une société distinguée, écouter des discours agréables, des chants, de belle musique. Se promener dans de beaux sites. S'habiller avec élégance. Il n'y aurait pas d'inconvénients à user des rapports sexuels, à moins toutefois qu'on ne remarque qu'ils sont plutôt nuisibles qu'utiles.

Parlant de l'alimentation, Matheus recommande spécialement la chair de limaces et de ces petites grenouilles qu'on trouve à l'entour des arbres, dans les forêts; elles sont vertes avec le ventre blanc et on les récolte par les temps pluvieux. Il faudra les bien préparer... Ce mets est excellent, car il est froid et altérera la complexion du malade, ce qu'on recherche principalement. Les poumons de renard sont aussi choses excellentes. Pas trop de vin.

Dans le chapitre des médicaments, lesquels seront froids, il faut noter des clystères doux et reconfortants. Et à cet effet, conviennent des clystères faits avec des bouillons de poulet, de tête de chèvre, de bouc ou d'agneau, dans lesquels on ajoutera un gros de sucre et une demi-once de cannelle avec quatre onces d'huile de violette et un

peu de sel. On pourra en prendre un ou deux par semaine.

Bien entendu, sirops émollients, pastilles béchiques, etc. Les bains tièdes sont conseillés en été, et surtout les bains d'herbe qui refroidissent la complexion : laitues, mauves, violettes, camomille. Le lit après le bain, puis onction sur la colonne vertébrale avec huile de violettes, d'amandes douces et de roses.

JÉRÔME FRACASTOR ET LA PHTISIE CONTAGIEUSE

Fracastor de Vérone¹ distingue deux sortes de phtisie, l'une « qui se fait primitivement en nous », l'autre « qui se gagne par la contagion² », et il s'occupe spécialement de celle-ci.

Parlant du traitement (*de curatione phtisis, quatenus contagiosa est*), il tire les conséquences de sa théorie, et se préoccupe avant tout de détruire les germes mêmes dans le poumon.

Si vous entreprenez le traitement au commencement, alors ne vous occupez que des germes; s'ils pouvaient être étouffés par les caustiques (antiseptiques), nous savons que, dans le cas présent, il n'y aurait pas de meilleur remède. Mais comme on ne peut les employer pour cet organe sans danger, on peut par des remèdes voisins essayer un traitement. C'est ainsi que nous avons vu quelques auteurs anciens avoir osé ordonner des inhalations de vapeur de

¹ Le *Traité des maladies contagieuses* de Fracastor date de 1546. Nos citations sont empruntées à la traduction L. Meunier : *Les trois livres de Jérôme Fracastor*, Paris, 1893.

Fracastor est en outre auteur d'un poème latin sur la syphilis, traduit par le professeur Fournier, intéressant à consulter pour l'Histoire générale de la syphilis.

² V. notre « Introduction ».

sandaraque ¹ dans le poumon. Et quand je dis sandaraque, je ne veux pas parler de celle qu'on appelle vulgairement vernis, mais bien ce que nous appelons orpiment. Et ce n'est pas ce genre d'orpiment qui est de couleur jaune, mais l'autre qui est rouge et qui est la vraie sandaraque. Si vous usez de ces fumigations, vous rendrez de grands services à ceux qui sont atteints d'un si grand mal contagieux.

Vous rendront encore des services la racine d'arum ou d'un autre dracunculus, administrée en bonbon ou dans une décoction ; ou encore l'iris, le scordium, le dictame de Crète, le diascordium, la thériaque et les substances semblables.

Si la maladie, ayant dépassé la période du début, a déjà mis en mouvement le catarrhe, ou collecté de la matière, dans un organe, alors on peut s'adresser aux germes et à la matière, et attaquer le catarrhe par tous les moyens qu'enseignent les médecins... Mais ayez toujours devant les yeux qu'il faut s'opposer à la contagion et à la putréfaction, et résister au germes. Dans ce cas, ce sont les résines qui me plaisent le mieux, et qui remplissent le mieux toutes les indications, entre toutes : la térébenthine, puis la résine du larix et du mélèze, ou encore la myrrhe et le styrax, etc. ; on peut les administrer seules ou mélangées à quelqu'un des poudres déjà nommées, telles que le bol arménien, la terre de Lemnos, et le scordium. On évitera les styptiques et les astringents qui empêchent l'expectoration, aussi ne sera-t-il pas mauvais de mêler à tout cela quelques lénitifs, tels que le miel ou le sucre. Les décoctions sont très bonnes parce qu'elles pénètrent profondément. Les meilleures seront celles faites de scordium, d'aristo-

¹ Les Anciens appelaient sandaraque le sulfure d'arsenic ou réalgar.

L'action thérapeutique de l'arsenic est très ancienne. Pline recommandait aux touseurs les vapeurs arsenicales résultant de la combustion de l'orpiment avec du bois de cèdre. C'est sans doute ce à quoi Fracastor fait allusion.

loche, de dictame, de pouliot et de gomme que l'on fera bouillir avec du sucre dans de l'eau pure avec un peu de vinaigre, décoction dont on fera prendre seulement 5 onces à la fois.

Il y a des médecins qui se servent contre toute espèce de *ph* de racine de squine, parce qu'elle dessèche à merveille et provoque la sueur ; c'est un remède que nous approuvons.

Si la matière a quelque acrimonie, il faut user de remèdes qui sèchent, mais qui chauffent moins. Ce qui est bon et agréable, c'est : sucre rosat 2 onces, bol arménien 1 drachme, sirop de pommes Q. S., qu'on mélange et dont on boit toutes les heures.

Jusqu'ici Fracastor est surtout intéressant par son idée de l'antisepsie pulmonaire. Il va consacrer quelques lignes à une plante que nous retrouvons bien souvent au cours de notre étude :

Il est un autre remède des Anciens que Pline dit être très bon pour les phtisiques désespérés, c'est la décoction de feuilles et de racines de consiligo, dont on ordonnera 1 once 1/2 par jour. Le consiligo est, autant qu'on peut le conjecturer, la même herbe que le même Pline appelle ailleurs d'un autre nom : Ennéaphylon ; c'est ce que nos botanistes appellent capraire ou pulmonaire, non celle qui est de l'espèce des buglosses, mais cette autre pulmonaire ainsi appelée parce qu'elle est très bonne contre les maladies des poumons, surtout chez les porcs et les chèvres, ce qui fait que les botanistes l'ont appelée capraire.

Elle a encore été appelée Ennéaphylon parce qu'elle a neuf feuilles divisées à la façon de celles de l'Ellébore.....

Mais ce n'est pas tout. Le « Chantre de la syphilis » n'avait pas manqué d'être frappé par les bons effets du

mercure dans l'avarie, alors nouvelle¹. Quoi d'étonnant, étant donné sa conception de la phtisie contagieuse au même titre que la syphilis, de le voir donner du mercure aux phtisiques ?

Voici un troisième remède :

Axonge, 5 onces ; iris, encens, aristoloche, aunée ââ, 2 drachmes ; vif-argent, 1 once ; pour un onguent avec lequel on oindra la face interne du bras et du dos, pour détruire le germe de la contagion et faire rendre par la salive la matière corrompue.

Fracastor n'est du reste pas le seul à appliquer la médication mercurielle dans la phtisie ; nous la retrouverons au xviii^e siècle.

TRAITEMENT DE LA PHTISIE D'APRÈS FORESTUS

Petrus Forestus nous a laissé des *Observations*, dont la lecture, aujourd'hui même, est loin d'être ennuyeuse, surtout en ce qui concerne la phtisie. On en jugera par le résumé du D^r L. Meunier² :

Il s'agit d'abord d'un maître de Forestus, à Bologne, Elideus.

Elideus soignait un jeune homme de vingt-neuf ans, qui, sec et mélancolique, était tombé dans un état de maigreur extrême et finalement dans le marasme. On lui

¹ Nous ne voulons pas dire que la syphilis fut réellement importée en Europe au xv^e siècle. Ce qui est certain, c'est qu'alors seulement elle attira l'attention du public et des médecins, et qu'on lui opposa presque immédiatement le mercure.

² D^r L. Meunier, *Un grand praticien au XVI^e siècle*. Le Hollandais Pierre van Forest (Petrus Forestus) 1522-1595. *Janus*, 1902.

prescrivait : des bains tièdes d'eau et d'huile d'olives... afin de combattre la sécheresse de la peau ; des frictions faites avec des éponges ou des linges doux suivaient le bain ; après, on lui donnait des aliments très nourrissants : des jaunes d'œufs, du pain très blanc trempé dans du lait de chèvre, ou simplement du lait. On le faisait mettre au lit immédiatement après, parce que le sommeil qui suit l'absorption d'aliments nourrissants fait engraisser. Repos d'esprit, pas de soucis, pas de colère, etc. Parmi les autres aliments nutritifs, on lui conseille des crèmes (lait, œufs et vin), des substances excitantes..., au besoin des clystères nutritifs. Mais le plus piquant du traitement — il faudrait la plume d'un Brantôme pour le bien raconter — c'était l'introduction, dans la chambre du jeune homme, d'une jeune nourrice de dix-huit ans, sanguine, bien habillée, bien avenante, qu'on alimentait de mets choisis et délicats et des mamelles de laquelle il prenait du lait à la sortie du bain ou le soir encore, même s'il n'avait pas pris de bain, et avec laquelle il dormait pour que, si la nuit il se réveillait, il pût prendre du lait. Mais le malade allant mieux, cette jeune nourrice donna au malade des excitations génitales ; et on lui défendit de la faire dormir avec lui, le coït étant trop déprimant pour les hectiques. Il continua cependant de prendre du lait des mamelles de sa nourrice le jour seulement : et il revint à la santé.

Voici le traitement que Forestus conseille à une dame phtisique, qui vécut longtemps, quoique cachectique, en suivant son régime :

Nous lui avons recommandé un air pur, plutôt sec, tempéré comme chaleur et froid ; par exemple un air analogue à celui de Tabies, entre Sorrente et Naples, où Galien envoyait ses phtisiques... Le vent du nord même soufflant avec intensité, s'il n'est pas accompagné de pluie n'est pas mauvais ; il dessèche et même peut être favorable. A cause de cela les régions montagneuses sont recommandées ; par

contre, il faut éviter les marais et les plaines. Les jours de pluie il faut rester dans la chambre qui doit avoir une douce chaleur ; il sera bon de faire, comme le conseillent Galien et tous les autres grands médecins, des inspirations fréquentes et profondes... Les frictions sur le corps, les promenades à pied et en voiture sont bonnes au commencement de la maladie quand les forces le permettent ; je lui permis d'en user. Il y a des médecins illustres qui ont recommandé de longs voyages, en mer et sur terre. Celse envoyait à Alexandrie les phtisiques qui expectoraient beaucoup. Il n'est pas mauvais, ni désagréable non plus, de se faire porter sur une petite barque molle et délicate comme celles que l'on voit à notre époque dans la fameuse Venise...

La malade refuse de prendre une nourrice ; Forestus lui recommande le lait de vache. Les aliments doivent être nutritifs : foies de volailles, testicules de coqs, perdrix, pigeons au nid, mouton, veau (plutôt grillés que bouillis, pour dessécher l'ulcère du poumon), écrevisses, poissons saxatiles, limaces jeunes prises dans les vignes avant le lever du soleil, tortues, cuisses de grenouilles, œufs frais, etc. Ni soucis, ni colère, rien de ce qui peut troubler l'âme. Comme médicaments, la poudre d'Haly Abbas qui contenait du pavot blanc mêlé à de la gomme adragante et à de l'amande pelée.

« Forestus condamne les médications très actives ; son traitement est purement hygiénique. »

AMBROISE PARÉ ET LA FIÈVRE HECTIQUE

Ambroise Paré¹, dans le livre de ses œuvres intitulé *Des Fièvres*, nous a laissé une bonne description de la fièvre hectique.

¹ Ambroise Paré, *Œuvres complètes*, édition Malgaigne, Paris, 1840.

Le propre signe de telle fièvre, pour le respect du pouls, est, qu'une heure ou deux après le repas, le pouls se montre plus grand et léger, et même la chaleur qui est au corps du malade pour lors se montre plus grande... Au reste, la chaleur et le pouls demeurent toujours égaux en leur petitesse, langueur, obscurité, dureté, fréquence : si bien que le malade même ne pense pas avoir la fièvre, et ne sent aucun mal et douleur, qui est un autre signe propre de la fièvre hectique... Elle est souvent causée d'une ulcère et inflammation des poulmons.

Il choisit ses médicaments « entre les herbes, entre les fruits, entre les racines, entre les semences, entre les choses que nous prenons ordinairement pour la nourriture de notre corps » :

L'on recommande fort entre les herbes, pour cet effet, la viole, le pourpié, la buglosse, l'endive et la lentille palustre, la mauve aussi quand il y a adstriction du ventre. Les fruits sont de courge, de concombre, pommes, pruneaux, amandes douces et récentes, et les pignons. Des semences, nous avons les quatre semences froides, grandes et petites, et icelles récentes à cause de leur humidité, les semences de pavot, de berbérís, de coins, les fleurs de buglosse, de violes, de nénuphar : desquelles choses l'on fait des condits avec un poulet pour prendre au matin, la première concoction étant accomplie, ce que l'on continuera par l'espace de neuf jours.

Quant aux viandes, pour le commencement, lors que les facultés ne sont encore fort débiles, que le fébricitant prenne alimens qui à la vérité soient difficiles à cuire, mais qui nourrissent fort et longtemps, telles que sont les extrémités des animaux, comme pieds de veau et de porc non salés, chair de tortue qui premièrement aura été nourrie en quelque jardin pour se gourmer et purger de ses

humidités excrémentitielles, la chair de limaçons¹, la semoule et autres semblables : car telles choses ayant un suc visqueux s'agglutinent aisément aux parties de notre corps et ne peuvent être dissipées si aisément par l'ardeur de la chaleur. Mais lorsque la fièvre hectique aura ja longtemps traîné dans le corps, de sorte que les facultés semblent fort affaiblies, il faudra donner viandes aisées à cuire, et ce icelles plutôt bouillies que roties.

Que si toutefois le malade est dégoûté des viandes bouillies, que la chair qu'on luy donnera ne soit guère rotie, et qu'on lui donne de la superficie de la chair qui est plus sèche et brulée, mais de l'intérieure qui est plus humide ; et qu'elle soit en outre tempérée encore d'eau rose, de suc de citrons, d'orenges ou de grenades. Qu'il s'abstienne de poissons salés et durs : les meilleurs sont les saxatiles, pour l'exercice qu'ils font estans continuellement heurtés entre les rochers ; ceux aussi qui ont la chair glutineuse et visqueuse, comme les anguilles prises en eau pure et bien assaisonnées, les tortues, les escrevisses, les limaçons et grenouilles.

Le lait d'ânesse pris chaudement et corrigé avec un peu de sel, de sucre rosat, miel, fenouil ou anis, de peur qu'il se corrompe ou aigrisse en l'estomac, ou bien le lait de femme succé de la mamelle sont fort recommandés en ceste maladie. Mais celui de la femme est plus utile, parce qu'il est plus doux et nourrissant, et approchant de plus près notre naturel, moyennant qu'il soit pris d'une nourrice bien tempérée et habituée, même qu'il est singulier aux érosions de l'estomac et ulcères des poumons dont s'ensuit émaciation et phthisie. Quant au lait d'ânesse, il le

¹ Dans l'édition de 1579, on lit : « La chair de limaçons blancs pris es vignes, les grenouilles, écrevisses de rivière, anguilles prises en eau pure et bien assaisonnées, œufs durs mangés avec jus d'oseille sans épices, la semoule et autres semblables, »

faudra choisir qu'elle soit nourrie d'orge et avoine, feuilles de chêne, afin que par le bénéfice de telle nourriture il soit plus profitable et moins sujet à corruption... Et telles sont les choses qu'il convient prendre au dedans.

Celles qui se doivent appliquer au dehors sont les onctions, les bains, les épithèmes, les clystères.

Le paragraphe sur les bains est assez curieux :

L'appareil d'un bain pour les hectiques doit être de plus grand artifice que le vulgaire des praticiens ne pense. L'artifice est tel. Il faut avoir trois baignoires : la première sera d'eau douce modérément chaude, et ce pour ouvrir les pores du cuir; la seconde sera d'eau tiède pour simplement humecter, l'eau pénétrant aisément par les pores du cuir : la troisième d'eau froide pourra fraîchir, fortifier et adstraindre les parties et leur faire garder l'humidité reçue, de peur qu'elle n'exhale : il faut demeurer quelque peu de temps dans le second, et fort peu de temps dans le troisième. Toutefois ceux qui n'auront les moyens ou qui se fâcheront de transporter leurs corps ainsi successivement de baignoire en autre, pourront accomplir toutes ces trois intentions en un même bain, lui donnant l'eau plus chaude au commencement, puis y mettant tant d'eau froide qu'il y en ait suffisamment pour rendre le tout tiède : enfin vidant par une fontaine qu'il y aura au dehors de la baignoire tant de ceste eau tiède, qu'emplissant le reste d'eau froide le tout soit rendu entièrement froid. Je trouverais bon que devant de plonger le malade dans le premier bain, qu'on lui fit recevoir, non par la bouche, mais par le reste de tout le corps, la vapeur de l'eau chaude...

Le malade devait prendre des aliments avant le bain, « car d'y entrer l'estomac vide et à jeun, il se ferait trop grande dissolution des forces du corps ».

Peut-être ne s'attendait-on pas à voir A. Paré parler

du régime des hectiques. Mais on trouve dans ses œuvres tout ce qui était connu de son temps en médecine comme en chirurgie, et il a su l'écrire en un style agréable.

AUTEURS DIVERS

Jacques Dubois Sylvius (1478-1553), l'anatomiste, qui ne doit pas être confondu avec Sylvius Deleboë, lequel vivait en Hollande cent ans après et appartenait à une autre école, donnait à ses phtisiques « une nourriture rafraîchissante et humide », des sirops ou tisanes de plantes pectorales (régliasse, hysope, scabieuse, etc.) ; il se servait aussi de poumon de renard et croyait aux vertus de l'air chaud qui sort de la bouche des fours :

Le poumon de renard desséché et réduit en poussière constitue un excellent médicament ; en effet, ces animaux indemnes de catarrhes et de phtisie, connaissent une herbe que les hommes ignorent ; Avenzoar a trouvé un ulcère cicatrisé dans le poumon d'une brebis qui en avait mangé.

Enfin on pourra respirer l'air chaud d'un four. C'est ainsi que Matheus Gradi se guérit de la phtisie et vécut plus de quatre-vingts ans¹.

J. B. Montano² nous a laissé un recueil de *Consultations*, dont l'une notamment est intitulée *De catarrho et sputo sanguinis pro nobili Veneto*. Il s'agit d'une

¹ Cité par Bazin, *Contribution à l'histoire de la médecine à la Renaissance* (th. Paris, 1903-1904).

² *Jo. Bapt. Montani, Consultationes*, Basileæ, 1557.

phtisie encore peu avancée, sans fièvre hectique, mais avec toux vive et hémoptysies. Il faut agir énergiquement. Montano saigne d'abord son malade, qui est d'un tempérament chaud et sanguin. Il le purge avec les pilules « aggrégatives » : rhubarbe, agaric, scammonée, coloquinte, myrobolans. Il prescrit des sirops pectoraux (réglisse, hysope, bétonique) « pour fluidifier les matières grasses de la poitrine » ; du sucre rosat, du bol d'Arménie, la thériaque. Le bain chaud sera utile, ainsi que la révulsion : cautères sur les bras, les genoux, la nuque, pour faire diversion ; on peut employer aussi les sinapismes de thapsia, de flammula jovis¹ ; « se défier des cantharides à cause des hématuries ». Détail intéressant, Montano voudrait voir son malade respirer sans cesse un fruit odorant, fabriqué avec des produits parfumés, nigelle, ladanum, noix muscade, clou de girofle, ambre, musc.

Dans d'autres consultations pour des phtisiques, Montano vante la sandaraque, un électuaire diacode, les roses rouges, et aussi le fameux emplâtre de Galien, de *stercore columbino* qu'on appliquait sur la tête pour y détruire la pituite et l'empêcher de descendre vers le poumon.

Montano, quoique nettement contagionniste² en matière de phtisie, semble en somme copier sa thérapeutique sur celle de Galien.

¹ *Flammula Jovis* est la *Clematis recta* L. Ses feuilles sont très caustiques, comme celles de la clématite commune dont les mendiants se servaient pour se faire des ulcères aux jambes, dans le but d'attirer la commisération publique.

² Il déclare que pour contracter la phtisie, il suffit de marcher pieds nus dans les crachats d'un poitrinaire.

Guillaume Rondelet¹, contemporain et ami de Rabelais, consacre un chapitre « à l'ulcère du poulmon et à la phtisie ». Il s'élève contre l'emploi des astringents dès le début de la maladie :

La phtisie provient du crachement de sang, lorsque, du sang étant resté dans le poulmon, s'y putréfie, et acquiert une acrimonie qui ronge la substance de l'organe. Elle résulte, pour beaucoup, de l'impéritie des médecins qui, traitant l'hémoptysie, ne font aucune diversion par la saignée, les ligatures, les ventouses ou autrement; ils donnent dès le début des potions astringentes qui retiennent dans les poulmons le sang qui s'y est jeté...

* Après avoir saigné son malade, Rondelet lui fait prendre de la racine de grande cousoude, « mise en décoction avec des viandes, ou assaisonnée de sucre » ; de la « conserve de roses du milieu de l'été » ; des gommes (arabique, adragante) ; des sirops de plantes pectorales (coquelicot, scabieuse, menthe, jujubes, capillaire, hysope) parfumés de miel rosat.

Rondelet paraît être le premier qui parle des jus de viandes. Il fait prendre aux phtisiques du lait d'ânesse ou de chèvre nourrie avec de l'orge mondé. Avec lui, nous retrouvons la cendre d'écrevisse, qui sera en grande vogue au xvii^e siècle : il l'emploie en poudre, mêlée à de la cendre de corail incinéré et à de la graine de pavot blanc.

On trouve dans les *Secrets de médecine* de J. Liébault quelques indications relatives à la phtisie :

¹ *Methodus curandorum morborum*, Lugduni, 1576.

² Jean Liebau(l)t, *Quatre livres des secrets de médecine* Lyon, 1593.

L'eau distillée de la grande Chélidoine, que les François appellent Esclaire, a une propriété d'aider les maladies tant chaudes que froides, apporte force aux membres spirituels, chasse le venin du cœur, délivre le poulmon de ce qui lui est nuisant, consolide ses ulcères et arrête le flux de sang si elle est beüe (p. 32).

Eau distillée des cuisses de Grenouilles est souveraine pour les phthisiques et pulmoniques, selon Alex. Benedict, mesmement ès intempéries seiches du foye si on en prend deux fois le jour à jeun (p. 43).

L'huyle d'anis est ainsi faicte : et telle forme est commune pour destiller toutes autres huyles de semences.

Prenez anis une livre, mettez-la dans la cornue garnie de son recevant, tous deux fort bien lutez ensemble sur le fourneau,... destillez et recevez l'eau et l'huyle ensemble. Vous tirerez l'eau par revolution, ainsi qu'avons dict cy dessus, et l'huyle demeurera... C'est un souverain remède pour les pulmoniques (p. 135).

A citer aussi ce secret « du sang humain » d'après une *Epistre de maistre Arnould de Villeneuve, à maistre Jacques Toletan* :

Maistre laques amy tres cher : long temps a que m'aué prié vous communiquer par escrit mon secret du sang humain... Oyez donc, et entendés, mes secrets et intimes amys, les parolles de ma bouche, car où le sainct esprit veut il souffle et inspire.

... Prenez sang humain qui soit d'homme fort sain, en aage moins de trente ans, tirez en les quatre elements, comme sçavez fort bien selon l'alchymie, et estoupez soigneusement à part chacun element, à fin que nul air y puisse entrer : car l'eau est bonne en toutes maladies tant froides que chaudes, en tant qu'elle a une nature occulte, laquelle reduit la complexion vicieuse à son tempérament naturel, sur tout corrige le vice et mauvaises affections des parties

servantes à la respiration... et dis d'avantage qu'elle dissout sans aucune molestie le phlegme espois contenu au poulmon, et consolide ses ulceres... Bref il purge tout ce qui est trouué de vicieux, tant au poulmon qu'ès parties pectorales...

Mais il faut signaler surtout ceci :

Eau très noble distillée pour un grand seigneur contre l'hectique et ulceres des poulmons.

Prenez vin sublimé de vin de maluoisie quatre liures, vn pain chaud de fourment ; laissez les reposer bien enfermés dans l'alambic l'espace de quatorze iours, puis distillés au bain.

Puis prenez espiceries des electuaires de diamargariton, diambre, diarrhodon abbatis, dianthos, diaplriris, cum moscho, loetitia Galeni de chacun deux dracmes casse extraicte, sucre caudit de chacun vne once, iust de regalisse deux onces, rosmarin trois dracmes, musc d'Alexandrie demie once : enfermés tout cela dans alambic vn moys entier, alors distillés au bain, et separez l'eau en deux parties, la première eau est plus noble que la seconde.

Le même J. Liébault, dans son *Thesaurus sanitatis* (Paris 1577), recommande contre la phtisie :

* Le suc de pulmonaire, ou l'herbe elle-même, employée d'une façon quelconque, l'ingestion répétée de choux bien cuits, de baies de genièvre ; les baies de laurier broyées avec du miel et prises avec du vin de raisins passés ; les figues sèches bouillies avec de l'hysope et prises en boisson ; le suc exprimé ou la décoction de feuilles de marrube ; la myrrhe donnée en potion ; l'agaric avec du vin de raisins passés ; la fleur de pierre d'Asie mêlée avec du miel ; la térébenthine soit seule soit avec du miel et prise sous forme d'un élegme ; les pistaches, les pommes de pin mangées

avec du miel ou du sucre; les écrevisses de rivière bouillies et prises avec leur jus; le jus succulent de toutes les graisses; le lait humain sucé de la mamelle; les escargots des bois débarrassés de leurs mucosités, et cuits dans du lait de vache avec du tussilage; les grenouilles cuites dans du bouillon de chapon ou de poule; les testicules de jeunes coqs; la crème de semences de mélépépons; la sauge, la véronique mâle, la racine de géranium, les pilules de sauge à doses répétées.....; la terre d'Arménie, le corail, la pierre hématite prise de n'importe quelle manière.

La médecine de J. Liébault paraît être plutôt une médecine populaire. Il faut en rapprocher un ouvrage de vulgarisation de la même époque : *l'Agriculture et Maison rustique* du D^r Charles Estienne, destiné aux fermiers et cultivateurs. L'auteur recommande la chaux dans les hémoptysies sous forme de coquille d'œuf :

La coquille d'œuf rédigée en cendre, beüe avec vin, restreint le crachement de sang.

Le noyau de la pomme de pin est une viande fort et facilement nourrissante et, pour cette cause propre pour les phtisiques, moyennant qu'il ait trempé quelque temps en eau rose, pour luy oster son acrimonie.

Ceux qui sont pulmoniques ou exténuez de longue maladie doivent chercher l'air des forests, où il y a pins à force, parce que tel air leur est grandement proffitable.

CHAPITRE III

TRAITEMENT DE LA PHTISIE AU XVII^e SIÈCLE

TRAITEMENT DE LA PHTISIE D'APRÈS SYLVIVS DELEBOE¹

Ce médecin dont la renommée fut européenne, et qui, bien que d'origine française (son nom primitif était *Lebois*), étudia et enseigna ensuite en Hollande, est, nous l'avons dit, le premier des modernes à parler de tubercules. Mais il ne faut pas pour autant nous attendre à trouver avec lui des idées thérapeutiques tout à fait nouvelles. Pendant longtemps encore, les progrès de l'anatomie pathologique n'influèrent pas beaucoup sur le traitement de la phtisie.

Sylvius Deleboë (1614-1672) distingue, l'un des premiers, trois périodes dans la maladie : imminente, commencée, avancée ; de là trois sortes de traitement : préservatif, curatif, palliatif. Du premier, Sylvius ne dit rien d'intéressant ; les deux autres, qui d'ailleurs se confondent, nous retiendront davantage.

Sylvius met d'abord le malade au repos :

Le malade devra se garder avec soin de tout exercice

¹ *Francisci Deleboë, Sylviï, Opera medica*, Amstelodami, 1680.

violent, du saut en premier lieu, et des grands efforts de voix, exercices toujours funestes qui peuvent amener la rupture d'un vaisseau dans le poumon, et produire ou ramener le crachement de sang.

Puis il s'attaque à l'« ulcère » par des médicaments. Selon lui, les pilules de cynoglosse, les balsamiques, le gaïac, les terres, le corail, les perles, les cendres d'écrevisses arrêtent la formation du catarrhe dans le poumon. Pour déterger l'ulcère, il emploie des plantes pectorales, et surtout astringentes : aristoloches, iris, tussilage, marrube, scabieuse, aigremoine, hysope, capillaire, véronique, lierre terrestre, pulmonaire, verveine, etc. Ces plantes se donnent dans des sirops ou des mellites. On peut employer dans le même but la térébenthine de Venise mêlée à de l'hydromel ; le baume de soufre, surtout s'il est préparé avec de l'huile d'anis est encore ce qui réussit le mieux.

Pour consolider l'ulcère, Sylvius vante la conserve de roses, les bols et les terres sigillées, la grande consoude et les autres vulnéraires, le soufre.

Mais c'est un chimiste, et il semble surtout avoir bien compris la nécessité de donner au phtisique une nourriture spéciale :

* Pour relever l'appétit souvent défaillant chez les phtisiques, je ne connais rien qui convienne mieux que l'Elixir de Propriété, à la dose de V ou VI gouttes, une demi-heure avant le repas, dans du vin ou tout autre liquide.

...Cet élixir est à base de myrrhe, safran et aloès, digérés avec de l'huile de soufre et de l'esprit de vin ; par la myrrhe et par le safran, il convient à la phtisie et à la toux....., mais les autres composants aussi sont aptes à

déterger un ulcère, de sorte que c'est un excellent remède contre la phtisie...

Il faut réparer et soutenir les forces abattues des phtisiques, avec des aliments de haute valeur nutritive et de digestion facile, avec des boissons généreuses et possédant un agréable bouquet, comme celui que donnent certains aromatiques, ambre gris, confections d'alkermès et d'hya-cinthes, etc.

Je dis des aliments de haute valeur nutritive et de fermentation facile, car non seulement l'appétit fait défaut chez les phtisiques, mais en outre leur estomac se laisse appesantir par les aliments absorbés. Etant donné que chez eux les chairs et l'embonpoint se consomment et disparaissent peu à peu, des aliments s'imposent, qui, sous un faible volume, nourrissent grandement et réparent le corps en voie de dépérir; qui, facilement digestibles, ne s'attardent pas dans l'estomac.....

Tels sont le pain de froment bien levé, les jus de viande extraits par une chaleur modérée mais prolongée, et amenés à la consistance de la gélatine.

Dans ces jus épais et gélatineux se trouve la prime vertu des viandes, apte au plus haut point à engendrer de nouvelles chairs.

A cette indication satisfait aussi le lait, tant de la femme que des animaux; jusqu'ici on a tantôt préféré celui d'ânesse, tantôt celui de chèvre, tantôt celui de brebis ou de vache; actuellement, l'inconstance des hommes et des mœurs veut qu'on préfère celui de vache.

On vante aussi les jaunes d'œufs, mais il se trouve des malades qui ne peuvent les supporter.

Deleboë cite aussi quelques « aliments médicamenteux » : amandes, placentas, sucre, aromatiques, biscuit, vin généreux et doux « comme celui de Malvoisie ». Il faut retenir qu'il cherchait à alimenter ses phtisiques en ménageant leur tube digestif.

TRAITEMENT DE LA PHTISIE D'APRÈS SYDENHAM.

Th. Sydenham¹ (1624-1683) « l'Hippocrate anglais », si célèbre à tant de points de vue, ne mérite pas moins de l'être pour sa méthode de traitement de la phtisie, méthode qui se résume en un mot : l'équitation, aidée de l'opium et des balsamiques.

On opposera à la toux, en général, le baume de soufre anisé, la poudre de réglisse, de graine d'anis et d'angélique, l'abstention du vin et des viandes. Si la toux évolue vers la phtisie, on donnera le baume du Pérou, le sirop de lierre terrestre, le sucre candi.

Mais entre tous les remèdes ... l'exercice du cheval est sans contredit le meilleur de tous, en observant de le continuer pendant un assez long temps et par des voyages assez longs; et, de plus, si le malade est d'un âge viril, il doit employer plus de temps à cet exercice, que s'il était dans l'enfance ou la jeunesse... le quinquina n'est guère plus certain pour la guérison des fièvres intermittentes que l'est cet exercice pour guérir la phtisie à l'âge que nous venons de dire.

Mais Sydenham ne préconise pas l'équitation seulement au début de la phtisie. Parlant de la phtisie confirmée, il dit :

Voici donc, selon moi, la meilleure manière de traiter la phtisie. On commencera d'abord par une saignée du bras, ensuite on purgera le malade trois jours de suite, soit avec les pilules cochées majeures, soit avec notre potion purgative ordinaire. Le soir du troisième jour, on donnera une

¹ Sydenham, *Opera omnia medica*, trad. Baumes, t. II, 1816.

demî once de sirop diacode. Deux ou trois jours après, on purgera de nouveau, et on réitérera encore la purgation autant de fois qu'on le jugera nécessaire.

Après que chaque purgation aura cessé d'agir, on donnera au malade XX gouttes de baume blanc mêlées dans du sucre pulvérisé, ou bien une pilule faite avec la térébenthine de Chio et du sucre candi, et le malade ne boira rien par-dessus. Le baume blanc ne doit être employé qu'après avoir fait précéder les évacuations convenables. On peut substituer à ce baume un électuaire composé de baume de Locatelli, de réglisse et de graine d'anis en poudre, et de térébenthine.

Lorsqu'on a évacué suffisamment, il faut travailler à apaiser la toux, de peur que les poumons ne s'affaiblissent par les secousses continuelles qu'ils souffrent. Le meilleur remède pour apaiser la toux est le sirop diacode...

Mais de tous les moyens de guérir la phtisie il n'en est point qui égale l'exercice du cheval continué tous les jours. Les malades qui choisissent ce moyen de guérison n'ont plus besoin d'être asservis à aucun régime particulier, et ils peuvent boire et manger de tout ce qui leur plaît, parce que cet exercice leur tient lieu de tout. Quelques-uns de ceux qui sont revenus en santé par cette méthode ont été atteints d'une tumeur au cou, laquelle ressemblait fort aux tumeurs scrofuleuses.

Sydenham ne recommandait pas l'équitation aux seuls phtisiques, mais à quantité de malades, notamment à ceux que nous appellerions neurasthéniques. Dans sa *Dissertation sur l'affection hystérique*, il écrit :

La meilleure chose que j'aie connue jusqu'à présent pour fortifier et animer le sang et les esprits, c'est d'aller à cheval presque tous les jours, et de faire par cette voiture

des promenades un peu longues et au grand air. Cet exercice, par les secousses redoublées qu'il cause aux poumons et surtout aux viscères du bassin, débarrasse le sang des humeurs excrémentitielles..., donne du ressort aux fibres, rétablit les fonctions des organes, ranime la chaleur naturelle, évacue par la transpiration ou autrement les sucs dégénérés..., dissipe les obstructions, ouvre tous les couloirs et enfin, par le mouvement continuel qu'il cause au sang, le renouvelle... et lui donne une vigueur toute extraordinaire.

Il est vrai que l'exercice du cheval convient moins aux femmes qui, étant accoutumées à une vie tranquille et sédentaire, pourraient en recevoir du dommage..., mais il convient parfaitement aux hommes et rien n'est si propre à leur rendre la santé.

Sydenham cite un prélat qui, étant tombé dans « l'affection hypocondriaque » avait essayé tous les remèdes et n'était parvenu qu'à la cachexie et au « dévoiement colliquatif... avant-coureur de la mort ». Il fut guéri par l'équitation sans médicament ni régime :

Je voulus encore qu'il n'eût égard ni à la nourriture, ni à la boisson, ni à la température de l'air, mais qu'il usât de tout indifféremment et sans distinction, comme fait un voyageur.

Il se soumit entièrement à tout ce que j'ordonnai, et il s'en trouva bien. Chaque jour, il faisait un peu plus de chemin, et encouragé de plus en plus par le succès, il en vint jusqu'à faire dans un jour vingt milles, et même trente milles. Il continua ainsi durant plusieurs mois... enfin, il recouvra une parfaite santé...

L'exercice du cheval n'est pas moins utile à ceux qui ont de la consommation¹, qu'aux hypocondriaques. Quel-

¹ C'est-à-dire aux phtisiques. Le texte latin de l'édition de

ques-uns de mes parents qui étoient atteints de cette maladie ont été guéris en continuant longtemps cet exercice par mon conseil ; car je savais certainement que tout autre remède, quelque précieux qu'il fût, et toute autre méthode ne leur aurait absolument servi de rien. Ce n'est pas seulement dans des consommations légères, accompagnées de toux fréquente et d'amaigrissement, que l'exercice du cheval a réussi ; mais encore dans des consommations confirmées, accompagnées de sueurs nocturnes, et même dans ce dévoiement funeste qui est ordinairement le dernier terme de la maladie.

En un mot quelque meurtrière que soit parmi nous la consommation, et quelque raison que l'on ait de la regarder comme telle, puisqu'en effet elle enlève presque les deux tiers de ceux qui meurent de maladies chroniques, j'ose assurer néanmoins que le mercure n'est pas plus efficace pour la guérison de la vérole, ni le quinquina pour la guérison des fièvres intermittentes, que l'exercice du cheval pour celle de la consommation, pourvu que le malade fasse suffisamment de chemin, et qu'il ait soin que les draps de son lit soient bien secs.

... Mais quoique l'exercice du cheval soit le plus utile à ceux qui ont la consommation, les voyages en carrosse n'ont pas laissé de produire quelquefois des effets merveilleux.

L'équitation, remède spécifique de la phtisie, voilà de quoi étonner pas mal de médecins aujourd'hui même. Il ne faut pas oublier que Sydenham vivait dans un pays où le culte des sports fut toujours florissant : les riches propriétaires anglais, clients de Sydenham, aimaient l'équitation.

1684 porte d'ailleurs : *Neque magis Hypochondriacis prodest hoc exercitii genus quam Tabidis Phthisicisque, quorum nonnulli mihi sanguine juncti multum terrarum equo vectore peragrantes, ex meo consilio, sanitati sunt restitui.*

Sydenham est assez imprécis sur le genre d'équitation qu'il faisait suivre à ses malades. Il est probable, bien qu'il ne le dise pas, qu'il s'agissait de longues promenades au pas ou au trot, et on se demande si l'équitation ainsi comprise ne devient pas, en même temps qu'une distraction, une variante de la cure d'air. Pourtant, Sydenham fait jouer un rôle important aux secousses reçues par le cavalier ; Van Swieten, Hoffmann, qui, après lui, recommandent l'exercice du cheval aux phtisiques, croient que les secousses favorisent l'activité circulatoire du poumon.

Il nous paraît raisonnable de rattacher cette question du traitement des tuberculeux par l'équitation à une question que beaucoup croient d'actualité, celle du traitement des tuberculeux par l'exercice et le travail. Il est curieux de voir que ce sont les médecins anglais qui aujourd'hui préconisent cette cure d'exercice et de travail : ils sont restés les disciples de Sydenham.

MORTON¹ ET LA PHTISIE ORIGINALE

Richard Morton était fils d'un médecin, d'un médecin phtisique ; il mourut lui-même phtisique : ceci nous explique pourquoi il étudia plus spécialement cette maladie. Nous avons vu qu'un des premiers il distingue, dans la phtisie qu'il appelle originale, trois degrés : commençante, confirmée, désespérée. Rappelons qu'il connaît les tubercules. Il est le premier qui, dans son traitement, parle de les détruire.

¹ R. Morton, *Opera medica*, Lugduni, 1697, Amstelodami 1699.

* Au début, il faut recourir à la saignée pour diminuer la congestion et l'inflammation, et prévenir la formation des tubercules. Après la saignée, un vomitif (émétique, oxymel scillitique), de préférence à dose nauséuse. Puis une potion pectorale, où l'on peut faire entrer un grand nombre de médicaments : safran, laudanum, sirop de violettes, eau de tussilage, huile d'amandes douces, sirop d'opium, conserve de roses, thériaque, etc. Puis des remèdes lubrifiants et incrassants ; outre la lignée des médicaments réputés, tels : roses rouges, réglisse, raisins, figues, coquelicots ; Morton insiste sur le soufre et les balsamiques. Le régime du phtisique au début sera sévère :

Viandes nourrissantes et de digestion facile, jus de viande ; pas de vin ni de liqueurs spiritueuses, mais des bières légères. Réveiller l'appétit s'il en est besoin (potion avec capillaire, lierre, scabieuse, baies de genièvre, anis, etc...) Un exercice modéré, des frictions sur le corps. Eviter soucis, colère, tristesse, excès ; vivre en joyeuse compagnie. Pas de veilles, pas d'études.

A la deuxième période (crudité des tubercules), rejeter la saignée. Recourir d'emblée aux médicaments « altérants et thoraciques » cités plus haut, et surtout faire un usage prolongé des balsamiques dans la mesure où l'estomac peut les supporter (pilules de Morton). Donner en boisson les eaux minérales ferrugineuses : *æger, æstivo tempore omnino ad Aquarum mineralium Chalybeatarum usum relegandus est*. C'est à cette période aussi qu'on emploiera le lait, que Morton considère plutôt comme un médicament et dont il extrait l'eau de lait, *aqua lactis*.

Pren. Feuilles de capillaire, de tussilage, de pulmonaire, de véronique ââ poignées iij., d'hysope, de capraire, de menthe, d'absinthe, ââ poignées ij. Fleurs d'hypericum, de scabieuse ââ poignées ij., de safran, d'angélique gros j. Noix muscades ouvertes, n° iij. Dattes, fruits de carica, ââ demi-livre. Raisins secs privés de pépins livre j. Ecrasez le tout, versez dans conges iij. de lait de vache frais et

livres vi de vin de Malvoisie. Distillez jusqu'à réduction de moitié...

On donnera aussi l'eau de limaces, *aqua limacum*.

Pren. Trois cents limaces de jardin purgées avec du sel. Lait commun ou mieux eau de lait, conges iij. Distillez à feu lent...

Ou bien :

Pren. Limaces de jardin préalablement lavées dans l'eau ou dans la bière, vers de terre préparés livre j., angélique poignée j. et demie, aigremoine, betonique, rue ââ poignée j. Mettez les herbes au fond, les limaces et les lombrics au-dessus, et par-dessus roses n° c. c., clous de girofle once j., safran gros iij. Versez dans livres iv de cidre et livres ij, de vin de Malvoisie. Distillez.

Bien entendu, écrevisses et tortues entrent dans l'alimentation. En cas de dyspnée, prendre l'hydromel thoracique de Rivière.

Le traitement à la troisième période (apostème, ulcération, marasme) est à peu près le même qu'auparavant. Morton paraît cependant attacher plus d'importance à la révulsion (vésicatoires à la nuque, aux épaules, aux bras). Contre la « fièvre putride », il emploie l'Ecorce du Pérou qu'il associe aux balsamiques, et qu'il accuse d'avoir parfois causé du délire et des convulsions.

L'auteur de la *Phtisiologie* est demeuré célèbre par l'importance qu'il attache aux balsamiques dans le traitement de la phtisie. Trousseau et Pidoux (*Traité de Thérapeutique et de Matière médicale*, t. II, p. 967) lui adressent à ce sujet une longue critique ; mais, après tout, les balsamiques sont restés, Trousseau et Pidoux eux-mêmes s'en servirent, et Morton n'a jamais voulu en faire des spécifiques de la phtisie.

TRAITEMENT DE LA PHTISIE D'APRÈS ETTMÜLLER¹.

Ettmüller (1644-1683), qui fut à Leipzig « l'apôtre de la doctrine de Descartes et de Sylvius », insiste comme ce dernier sur le régime à donner aux phtisiques, mais avec quelques détails intéressants.

La diète fait le principal de la cure et on ne saurait mieux remédier à cette maladie que par les aliments convenables.

Tel est principalement le lait ; le plus propre est celui de femme qu'on doit sucer de la mamelle même, afin que l'air ne l'altère pas. Forestus parle d'un jeune homme malade d'une phtisie désespérée, qui asma une nourrice pour la têter. Ce qui le rétablit si bien qu'il engrossa sa nourrice de peur que le lait ne lui manquât. Le lait de femme excite à l'amour.

Le lait d'ânesse et celui de vache ont été mis en usage. Le dernier est le plus usité dans la fièvre hectique... Il faut que les forces soient en état ; si elles manquent, ce lait sera de peu d'utilité. Le lait de chèvre est pareillement bon.

Il y a trois choses à observer dans l'usage du lait : 1° Qu'on ne boive et qu'on ne mange presque rien ; 2° qu'on ajoute toujours au lait quelque chose pour l'empêcher de se coaguler, par exemple du sucre ; 3° qu'on le prenne toujours chaud, soit de la mamelle, soit dans un vaisseau propre.

Les aliments seront tempérés, et de bon suc, comme des poulets, et les canards nourris de grenouilles et de limaces. Les cuisses de grenouilles sont estimées.

¹ Michel Ettmüller, *Pratique générale de médecine de tout le corps humain*, Lyon, Amaury, 1699.

Les écrevisses sont merveilleuses, surtout leur chair que je prescris sous forme de lait. Ou bien le suc d'écrevisses par expression mêlé avec le beurre frais, pour faire un beurre anti-hectique, pour réparer la substance consumée.

Ettmüller cite aussi les huîtres, les anguilles, les tisanes d'orge et d'avoine.

Les œufs à la coque avec de bon vin nourrissent et refont puissamment, et si on y ajoute quelques grains d'ambre, ce sera un remède admirable contre la phtisie dorsale et la faiblesse causée par l'excès des nouveaux mariés.

Les médicaments visent surtout les symptômes et en particulier la fièvre hectique :

Les raisins passés sont excellents, et je crois qu'ils renferment toute la cure de la fièvre hectique, témoin l'exemple d'une phtisie hectique guérie, avec les raisins passés, par Rivière...

... Le benjoin et le soufre sont appelés avec raison les baumes de la poitrine...

Les bonnes femmes recommandent les perles, les magistères les perles, les eaux et les liqueurs perlées.

Il est vrai, comme Vanhèlmont le remarque, que les perles et les yeux d'écrevisses, qui sont de la même nature, guérissent absolument la phtisie et la fièvre hectique, quand on sait les résoudre en leur première substance lactée.

Pour les perles et les yeux d'écrevisses résolus par des menstrues corrosifs en des magistères, ou des corps salins et, de là, en liqueurs; ils sont peu ou point utiles... Ceux qui peuvent avoir leur liqueur originelle ont seuls le véritable remède de la fièvre hectique et de la phtisie.

Citons aussi la *Poudre antiphthisique d'Erbenius* :

Prenes du gui de poirier, de la sauge, une once de chacun, de la pulmonaire, etc.

Eltmüller semble croire aux vertus du tabac qui était alors à la mode comme pectoral :

La nicotianne et toutes ses préparations facilitent le crachement. Heurnius écrit dans sa *Pratique* qu'il a remis certains phtisiques par le sirop seul de nicotianne... En un mot, le tabac et les remèdes qu'il fournit est bon pour déterger l'ulcère des poumons et évacuer les matières âcres plus ou moins visqueuses attachées à la poitrine.

Mais Eltmüller a surtout des droits à notre reconnaissance comme partisan de l'opium. Il est le premier à avoir montré les propriétés excitantes de l'opium et son utilité dans les maladies de consommation :

Ajoutez l'opium à tous ces remèdes, en vue de tempérer la toux, spécialement la nuit, et d'arrêter la trop grande abondance du pus. Les phtisiques supportent mieux les grandes doses d'opium qu'aucuns autres malades. L'usage de l'opium entretient longtemps les phtisiques...

Par cette deuxième partie de son traitement, Eltmüller se rapproche de l'Ecole anglaise, dont les moyens thérapeutiques se résumèrent de tout temps en deux mots : opium et stimulants.

AUTEURS DIVERS

Zacutus Lusitanus ¹ (1575-1642), médecin portugais, pourrait être appelé en matière de phtisie « le Galien Moderne ».

Il insiste, en effet, sur l'utilité d'un air sec comme

¹ *Zacuti Lusitani praxis historiarum*, Lugduni, 1644.

celui de Tabies, et nous raconte comment, dans son pays, on envoyait les phtisiques à « Palmela¹ », bourgade agréablement située au milieu des pins. Les malades y restaient plusieurs mois ou même des années, et plus d'un revenait avec un ulcère cicatrisé (*ulcere crusta obducto, aut callo obdurato*). C'était le sanatorium du temps.

Lusitanus fait boire à ses phtisiques de la « ptisane », ou bien du jus d'orge sucré et additionné de raisins secs ou de réglisse ; un peu de vin vieux pour relever les forces ; mais la boisson primordiale est le lait :

* Le lait, entre tous les aliments et les médicaments, est d'un précieux secours pour les phtisiques : il nourrit parfaitement et refait admirablement le corps affreux et exténué. Son sérum refroidit ; son beurre engraisse et donne de l'embonpoint ; son caséum dessèche l'ulcère. Choisir le lait de femme quand on a en vue de nourrir ; mais quand il y a un besoin urgent de déterger, préférer le lait d'ânesse, de chameau ou de jument....

Zacutus Lusitanus est partisan convaincu des bains chez les phtisiques :

* Le bain diminue l'âcreté des humeurs, la chaleur des viscères, ouvre les voies par où les aliments circulent dans tout le corps ; il agit aussi sur le poumon, déterge le pus, facilite l'expectoration ; enfin, il procure un sommeil réparateur... Mais gardez-vous de donner des bains à ceux qui sont tombés dans la phtisie par une hémoptysie, *quibus sanguis fluxit, aut fluxurus est*.

¹ Palmella (Portugal), sur le flanc d'une colline que domine un vieux château historique. Aujourd'hui encore on y respire un air très sec, tout imprégné du parfum des pins.

Associant les vertus du bain et les vertus du lait, Lusitanus fait l'éloge du bain de lait, et cite une guérison qu'il aurait obtenue par ce moyen.

Il veut aussi que la nourriture du phtisique soit excellente, faite d'aliments « de longue durée », « de résistance », et en même temps faciles à répartir dans les organes : tels sont l'amidon, le riz, les écrevisses, les tortues, limaces et grenouilles, la viande de porc.

Il croit le sucre rosat d'une grande utilité, ainsi que la *liqueur distillée de limaces* :

* Pren. limaces tendres, recueillies avant le lever du soleil et lavées dans la décoction chaude de réglisse et de capillaire, n° 200, œufs frais, n° 25, sucre blanc onces iiij., conserve de rose ancienne livre j. Mettez le tout au bain-marie et réservez pour l'usage l'eau qui distillera.

Quercetanus Duchesne¹, *sieur de la Violette*, qui fut médecin de Henri IV et apothicaire, fait preuve dans ses œuvres d'une grande indépendance d'esprit et de vues originales, sauf peut-être en ce qui concerne le traitement de la phtisie, sur lequel il est cependant encore intéressant.

Il répète ce que nous savons déjà sur le lait, l'alimentation des animaux qui devaient le fournir : céréales pour obtenir un lait particulièrement nutritif; hysope, fenouil, plantain, véronique, etc., pour obtenir un lait doué de propriétés détersives et cicatrisantes. En ce qui concerne le lait de femme, qui « tient le premier rang parce que sa substance est plus ana-

¹ Quercetani Redivivi, *Ars medica auxiliatrix*, etc., Francofurti, 1648.

logue à la nôtre », la nourrice doit être saine, nourrie des meilleurs aliments, s'abstenir de vin et *mariti congressu*.

Avec Duchesne, nous retrouvons les poumons d'animaux, sous forme d'antidotes, au nombre de deux principaux. L'un, pour les riches, *Antidotus thoracica major pro ditioribus*, est composé de poumon de renard et de lièvre, mêlé à du soufre, de la térébenthine et du sirop de lierre terrestre ; l'autre, pour les gens de basse condition, *pro gregariis*, est le petit antidote pectoral qui ne contient pas de poumon de lièvre et dont le poumon de renard est moins bien préparé.

Duchesne vante aussi la « mumie », le soufre et ses dérivés (lait, beurre, baume, magistère de soufre), la chair et les yeux d'écrevisses¹, les limaçons qu'on trouve « dans les vignes autour des ceps » ; le sirop de corail et de sirop de perles sont comme des spécifiques de la phtisie.

Lazare Rivière² (1589-1655) de Montpellier a laissé plusieurs observations relatives à la phtisie. La plus curieuse est celle d'un abbé phtisique qui prit le lait au sein d'une femme pour se soigner. La nourrice fut infectée et mourut ; l'abbé mourut lui-même de sa phtisie quelque temps après.

Le siècle de Louis XIV fut peut-être par excellence l'époque des remèdes de bonne femme, si l'on s'en

¹ Duchesne définit bien ces concrétions calcaires : *Reperiuntur in illorum capitibus lapilli rotundi, oculi formam referentes, unde improprie oculi cancrorum dicti.*

² Rivieri, *Observationes medicæ*, Parisiis, 1646. *Opera omnia*, Lugduni, 1663.

rapporte aux Correspondances du temps. Nous ne voulons citer ici que cette amulette contre « l'ulcère du poumon » :

... Vous enfermerez une aragnée vive dans la coque d'une grosse noisette ou d'une petite noix que vous porterez pendue au cou jusqu'à ce que l'aragnée soit morte¹.

¹ *Les Œuvres médicales de l'herboriste d'Attigna*, Lyon, 1695.

CHAPITRE IV

TRAITEMENT DE LA PHTISIE AU XVIII^e SIÈCLE¹

Dans la pléiade innombrable d'auteurs qui ont écrit au XVIII^e siècle sur la phtisie et son traitement, trois noms nous retiendront plus particulièrement : Van Swieten, Rozière de la Chassagne, Raulin ; puis, comme dans les chapitres précédents, après les grands phtisiologues, nous citerons quelques noms qui ne méritent pas de rester complètement dans l'ombre. Nous terminerons par un épisode médical de la vie de l'*Ami du peuple*.

TRAITEMENT DE LA PHTISIE D'APRÈS VAN SWIETEN²

Boerhaave et son élève van Swieten sont, au XVIII^e siècle, les admirateurs et les disciples de Sydenham. Ils firent eux-mêmes école ; c'est dire leur importance.

¹ Nous nous limitons dans ce chapitre aux auteurs qui appartiennent encore à l'ancienne médecine. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, avec les progrès des sciences, apparaissent des tentatives de phtisiothérapie scientifique ; elles sont exposées dans le travail du Dr Roshem.

² Van Swieten, *Commentaria in H. Boerhaavii Aphorismos*, Lugduni Batavorum, 1772.

Van Swieten, auquel il suffit de se reporter, puisqu'il cite et commente les Aphorismes de son Maître, se propose un triple but :

* 1^o Prémunir le sang contre l'infection purulente ;

2^o Evacuer l'ulcère au plus vite, en nettoyer les lèvres, le consolider ;

3^o Faire ingérer des choses qui nécessitent le minimum de force pour pénétrer dans les poumons et y être élaborées, et qui tout en étant aptes à servir d'aliments empêchent le pus de se reformer.

Pour satisfaire aux deux premiers points, Van Swieten préconise les balsamiques (succin, styrax, benjoin, etc.). Mais il accorde surtout de l'importance aux exercices physiques et à la gymnastique respiratoire.

* La gymnastique convient admirablement, celle du moins que les forces brisées par la maladie peuvent aisément supporter. C'est un fait connu que l'exercice musculaire accélère le mouvement du sang veineux vers le cœur ; le cœur, de son côté, se contracte plus souvent... ; le sang est poussé en plus grande quantité, avec plus de vitesse vers les poumons ; ainsi tout ce qui est purulent dans cet organe pourra plus vite être enlevé et conduit au dehors par les crachats, surtout aux heures matinales, car pendant la nuit le pus qui a subi la coction s'accumule.

En même temps la respiration est plus ample, et l'air, pénétrant et quittant le poumon plus souvent, fait l'office du meilleur détergent, surtout s'il est pur et champêtre. Mais il est bien évident qu'il faut user de prudence, car on cherche non seulement à déterger l'ulcère, mais aussi à le consolider. Un ulcère externe qui subirait des frottements continuels ne pourrait, certes, être mené à bien. C'était le sage avis de Bénédictus, et il voulait que les mouvements journaliers du corps fussent très surveillés et tous les exer-

cices non pénibles... Il voulait même que les membres inférieurs fussent de préférence exercés et il blâmait les mouvements violents des membres supérieurs. Mais quand le développement de la poitrine se fait mal..., les mouvements de force qui dilatent davantage les muscles de la poitrine sont quelquefois à ordonner, comme tendre l'arc, lancer le javelot, etc. Mais de tels exercices ont, semble-t-il, plutôt pour effet de développer la force de tout le corps et en particulier de la poitrine que de guérir l'ulcère du poumon... Il est certain, toutefois, que les exercices développent la vigueur et le volume des muscles dans les parties du corps qu'ils font surtout mouvoir... D'où il apparaît que les exercices musculaires des membres supérieurs peuvent servir à développer la structure du thorax.

Il apparaît, du même coup, que ces mouvements violents ne peuvent être conseillés qu'à ceux qui sont déjà convalescents de la maladie, et ont acquis assez de force pour les accomplir sans peine. On atteindra, croyons-nous, plus utilement et plus sûrement le but, si l'on procure aux phtisiques l'intérêt qui est à attendre des exercices physiques, et sans lequel on se fatigue beaucoup. L'équitation dans cette maladie, comme dans beaucoup d'autres affections chroniques, est de la plus haute efficacité; en chevauchant, tout le tronc est animé de secousses continuelles et l'air pénètre plus profondément dans le poumon, car toujours une sorte de vent vous arrive, même en l'absence du moindre souffle de brise, alors que dans les arbres aucune feuille n'est agitée.

Van Swieten rapporte les paroles de Sydenham sur l'équitation, et propose comme lui, d'y suppléer par les voyages en voiture, lorsque les circonstances l'exigent :

* J'ai connu des marins et des pêcheurs qui, affligés d'un ulcère au poumon, se firent cochers et guérirent parfaitement. Chez les plus faibles, il convient de commencer par

le transport en voiture; puis, les forces augmentant, on conseille l'équitation : mais ces exercices conviennent surtout aux heures matinales, après un léger déjeuner... En même temps conseillez la prudence : commencez par des séances calmes et courtes, puis augmentez progressivement les allures et la durée; au début, évitez les injures des intempéries, mais par la suite elles sont bien supportées.

Telles sont les lignes que Van Swieten consacre aux exercices physiques. Le paragraphe sur la vie aux champs n'est pas moins intéressant ; il commence par une jolie phrase latine qui mérite d'être reproduite ;

Rusticationem phthisicis etiam suadere solent medici, non tantum ut puro, bene perflato, et a majorum urbium inquinamentis libero aere fruantur, verum etiam ut, crescentibus viribus, ab omni cura liberi, levioribus agriculturæ laboribus corpus exerceant, et tempus fallant.

Van Swieten ajoute :

* N'y a-t-il pas quelque autre raison, pour que la rustication puisse être utile aux phthisiques ? Il est bien connu que si, après quelques jours de sécheresse une pluie vient humecter la terre, il naît une odeur agréable, perceptible pour tout le monde, et qu'on attribue d'habitude aux végétaux : ceux-ci, auparavant desséchés, maintenant restaurés par la pluie, respirent plus abondamment. Mais Réaumur (*Ac. Sc.*, 1730, *Mém.*, 403) a observé qu'après la pluie une pareille odeur était perçue, même après la moisson, dans les champs où il ne reste que les chaumes desséchés; examinant la chose plus attentivement, il a trouvé que la terre sèche est inodore, mais dès qu'elle est humectée au point d'avoir la consistance d'une pâte molle, elle dégage une odeur forte; si on ajoute davantage d'eau, l'odeur diminue et même disparaît.

Il s'agit probablement de l'ozone. L'auteur dit d'ailleurs plus loin :

“ On a observé que cette exhalaison de la terre cesse à l'approche d'un orage accompagné de tonnerre : mais quand celui-ci apparaît, l'exhalaison revient, et, l'orage fini, vient encore frapper même vivement pendant quelques heures, les narines.....; il n'est personne qui ne l'ait pas observé quelque jour.

Ainsi, cent ans avant la découverte de l'ozone, on songeait à l'utiliser dans la phtisie.

Ce n'est pas tout. Van Swieten nous explique par l'« exhalaison de la terre » l'efficacité d'une médication qu'on employait depuis quelque temps « dans le royaume de Grenade »¹; le bain de terre, qui se donnait de mai à octobre et consistait à mettre les malheureux phtisiques dans la terre jusqu'au cou, pour les frotter ensuite avec un linge imprégné d'eau de roses ou de produits parfumés. Des travaux très peu postérieurs (Fouquet, Perceval, etc.) établirent que l'émanation utilisée dans certains bains de terre était constituée par du gaz carbonique, ce que Van Swieten ignorait.

Après avoir ainsi parlé des balsamiques, de la cure d'exercice et de la cure d'air, Van Swieten cite encore un certain nombre de remèdes, qui ont aussi leur intérêt : le gaïac, capable *solo usu* de guérir la phtisie ; le mercure, si remarquable dans la cure des ulcères externes (mercure doux, teinture volatile de Lili) ;

¹ « ... Dès l'année 1725, François Solano de Lucques, médecin à Antequera en Espagne, recommanda les bains de terre comme un remède fort utile dans la phtisie. » (K. Sprengel, *loc. cit.*),

l'eau de chaux, employée de temps immémorial pour les ulcères externes ; le quinquina, mais « cette écorce nuit plutôt lorsque le poumon est déjà ulcéré ». Van Swieten ajoute naturellement la saignée à cette longue liste de moyens ; ne nous y arrêtons pas.

Tout ce qui précède, a plus particulièrement pour but d'évacuer l'ulcère. Pour le consolider, Van Swieten recommande, par analogie avec ce que font les chirurgiens pour les ulcères externes, le repos de l'organe. Et pour reposer le poumon, il faut évidemment calmer la toux : le malade ne toussera pas plus qu'il sera nécessaire. Van Swieten est le premier à signaler la nécessité d'une discipline de la toux chez les phtisiques. C'est pour aider à cette discipline qu'il emploie les sédatifs de la toux : opium, etc.

Mais il est une dernière indication que se propose Van Swieten et qui est de prescrire un régime alimentaire. Il la réalise par les tisanes, les jus de viande, les laitages.

Il préfère la tisane d'orge et la bière, mais cite aussi les tisanes de racines, de consoude, de feuilles d'ortie, d'endive, de pourpier.

* Outre les tisanes, on recommande aussi à juste titre les jus de viande : en effet la chair des animaux égorgés contient, outre un sang rouge, des humeurs qui ont été élaborées dans le corps d'un animal sain, des matières nutritives abondantes, facilement solubles dans l'eau, et que l'action même débile des vaisseaux et des viscères pourra façonner et perfectionner davantage.

Van Swieten recommande, pour éviter la putréfaction du jus de viande, de l'assaisonner avec un peu de jus de citron, ou d'y ajouter un peu de crème d'orge ou

de riz. Pour cette raison également, il préfère les jus provenant d'animaux herbivores, mais il ajoute que les jus de viande de tortue et de grenouille étaient aussi à la mode.

* C'est surtout l'usage du lait qui, dans la phtisie, a été recommandé par presque tous les médecins. La nutrition fait défaut dans cette maladie, et toutes les masses du corps fondent peu à peu... Rien n'apparaît donc plus conforme à la raison que de faire ingérer du lait, qui a subi l'action des vaisseaux et des viscères dans le corps d'un animal sain, et a ainsi été rendu apte à acquérir en peu d'heures la constitution d'un liquide animal.

Van Swieten déclare avoir essayé, lui aussi, le lait de femme et s'en être bien trouvé. Mais comme beaucoup de médecins au XVIII^e siècle, Van Swieten reconnaît que le lait peut avoir des inconvénients chez les phtisiques.

Van Swieten est intéressant à tous points de vue. Il a particulièrement bien compris la cure d'exercice, la cure d'air et le régime alimentaire. Il est le premier à parler d'une discipline de la toux. Enfin, il cherche à s'expliquer l'action thérapeutique des médications et les explications qu'il donne sont, sinon toujours d'accord avec la science moderne, du moins originales et curieuses.

TRAITEMENT DE LA PHTISIE D'APRÈS ROZIÈRE DE LA CHASSAGNE

Rozière de la Chassagne¹ distingue deux stades dans la phtisie : inflammation, ulcère. A l'inflammation, il

¹ *Manuel des pulmoniques*, Paris, 1770.

oppose les antiphlogistiques, petites saignées répétées, vésicatoire entre les deux épaules, ventouses scarifiées, alimentation légère. C'est le traitement de l'ulcère qui nous intéressera le plus :

Il présente les mêmes indications que l'abcès extérieur, mais elles ne sont pas aussaisées à remplir, parce que le mal ne se voit pas, que les mains ne sauraient y atteindre, que les topiques ne peuvent pas y être appliqués immédiatement, et que le poumon est dans un mouvement continuël.

Le premier objet qu'on doit se proposer est de procurer l'expulsion de la matière purulente : les bronches sont la voie la plus commode et la plus sûre... Tous les béchiques conviennent dans ce cas...

On conseille encore de faire respirer la vapeur du soufre, des plantes aromatiques brûlées ou bouillies, ou d'habiter un atmosphère qui en soit imprégné. Galien se trouva fort bien d'envoyer les pthysiques à portée du mont Vésuve...

Le séjour des étables est vanté par quelques-uns comme un puissant remède dans quelques cas. Il parut, il y a deux ans, une petite brochure¹ où l'on tâche de démontrer l'utilité de cette méthode... tout ce que l'on peut dire, c'est que peu de personnes voudront s'y soumettre... et que jusqu'ici elle n'a pas fait fortune.

Les bons effets que les balsamiques avaient paru produire à l'extérieur doivent engager à s'en servir dans l'ulcère du poumon. C'est un des remèdes les plus usités de nos jours : cependant ils ne sont point sans danger... augmentent la chaleur de la fièvre...

Cette méthode d'administrer les baumes était imparfaite ; on s'en aperçut bientôt. Il est inconcevable, en effet, que quelques gouttes de baume du Pérou ou de la Mecque, noyées dans le sang, puissent lui communiquer une qua-

¹ Probablement, Read, *Essais sur les effets salutaires des étables dans la phthisie*, Londres, 1767.

lité détersive. Il y avoit un moyen aisé de les faire parvenir au poulmon, c'étoit les fumigations.

Rozière de la Chassagne est partisan des fumigations à l'exemple d'Avicenne, Flater, Bennett, Van Swieten. Mais il est prudent : il ne faut pas irriter le poulmon, ce qui augmenterait la toux.

Il se montre sceptique en ce qui concerne le miel, le sucre et le sucre rosat, qui étaient à la mode depuis les Arabes :

... On prétend qu'il (le sucre) peut disposer les poulmons au relâchement, même à la gangrène, et l'on appuie cette opinion sur la délicatesse extraordinaire de la chair des cochons qu'on nourrit dans les Isles avec le marc des cannes à sucre.

L'auteur se préoccupe de lutter contre « l'infection des humeurs occasionnée par la résorption du pus ». Il a foi dans les diurétiques :

Le plus grand nombre des médecins ne considère en eux que la vertu qu'ils ont de pousser par les urines. Elle est la plus évidente, à la vérité; mais ils en possèdent une autre... je veux dire qu'ils sont fondans, désobstruans, apéritifs, et propres par conséquent à résoudre les tubercules du poulmon que l'on sait être souvent la cause de la phtysie.

Comme ses contemporains, Rozière de la Chassagne range parmi les diurétiques les sels neutres, le mercure, et surtout les préparations et les eaux minérales ferrugineuses. Il fait plus de réserves sur l'emploi du quinquina :

... M. Wanswieten en a vu de plus heureux effets. Il l'a fait prendre pendant long-tems et sous différentes formes, à

une fille de condition qui à la suite d'une hémopthysie étoit tombée dans une fièvre lente avec amaigrissement et crachats purulens. La malade fut parfaitement rétablie... Enfin M. de Haen a donné avec succès un mélange de Gayac et de Styrax dans une décoction de Kina. Malgré ces observations, il ne faut pas regarder le kina comme étant d'un usage général dans la pthysie...

Sur le lait, l'auteur est intéressant malgré ses hésitations :

Le lait est le remède par excellence de la plupart des médecins, dans la pthysie. Il remplit éminemment, selon eux, toutes les indications ... et n'exige qu'un léger travail pour être assimilé aux humeurs animales. Ce raisonnement est beau; mais la vérité est plus belle encore, et la vérité est qu'il y a autant d'estomachs incommodés par le lait qu'il y en a qui le supportent... Il me paroît qu'on a dit trop de bien et trop de mal de l'usage du lait, qu'il est des cas où il est bien indiqué; mais qu'il en est aussi d'autres... où il seroit pernicieux. Dans la pthysie tuberculeuse, par exemple, on sait qu'il peut augmenter les concrétions.

On recommande de faire prendre le lait tout chaud, en sortant du pis; quelques auteurs conseillent même, comme une chose de la dernière importance, de le tirer dans un vase à goulot, afin, disent-ils, de prévenir la dissipation de l'esprit vivifiant qu'il contient : quoique l'existence de cet esprit ne soit pas démontrée, cette méthode n'a rien que de bon.

Le lait de femme est celui qui a été le plus célèbre à cause de sa grande analogie avec nos organes. Cet avantage, qu'on ne sauroit lui disputer, est bien contre-balancé par la pente qu'il a à l'alkalescence. Car il est connu que le lait provenant des carnivores est plus sujet à se corrompre que celui des herbivores.

Le lait d'ânesse tient le second rang; vient ensuite le lait de chèvre, de brebis, et enfin le lait de vache. Les qualités

par lesquelles on distingue ces diverses espèces de lait, ne sont pas bien évidentes. On les a toutes essayées, sans avoir apperçu des différences bien sensibles dans leurs bons ou mauvais effets.

Le lait médicamenteux a eu des panégyristes. On l'obtient en nourrissant l'animal qui le fournit, des plantes propres à combattre les maladies pour lesquelles on l'ordonne. Mais outre que peu de personnes seroient en état de faire cette dépense, il ne paroît pas que les effets de ce lait soient plus merveilleux...

En ce qui concerne les exercices physiques, Rozière de la Chassagne se montre disciple convaincu de Sydenham et de Van Swieten. Lui aussi préfère l'équitation : « Il est surprenant qu'on néglige si fort parmi nous une méthode aussi utile. » Les voitures, la navigation, avec leurs secousses, peuvent aussi rendre des services.

Un air pur et modérément sec, le changement d'air conviennent aux phtisiques.

La meilleure règle qu'on puisse établir à cet égard, c'est de faire respirer aux phtisiques un air dont les qualités soient opposées à celles du pays où ils ont contracté la maladie. C'est ainsi que l'air sec de Montpellier et de ses environs est convenable aux Anglois qui ne jouissoient à Londres que d'un air humide et chargé de vapeurs.

Rozière de la Chassagne parle enfin de cette pratique qui consistait à faire coucher les malades avec de jeunes personnes saines, et que nous avons déjà signalée avec Forestus :

Parmi les moyens de guérison de la phtisie, quelques médecins anciens et modernes en ont vanté un, auquel ils ont attribué des cures surprenantes. C'est de faire coucher

les malades avec leurs nourrices ou avec des jeunes filles bien fraîches et bien saines... M. Wanswieten attribue cela à une émanation subtile du corps de ces jeunes filles, qui s'insinue par les pores absorbans, dans le corps du malade épuisé et le ranime, au détriment de la jeune personne qui dépérit insensiblement. Il cite, pour étayer son sentiment, l'exemple de David dont on soutenoit ainsi la vieillesse.

Mais que peut-on conclure des observations de cette espèce en faveur des phtysiques? Est-on bien assuré de cette prétendue émanation?... Il paroît plus naturel d'attribuer les avantages de cette méthode (si toutefois elle en a), à des désirs continuellement excités et jamais satisfaits qui agissent comme un stimulus ou un cordial.

Cependant ne seroit-il pas à craindre que ce stimulus n'augmentât la fièvre et la chaleur dans lesquels sont toujours les phtysiques? D'ailleurs ne seroit-ce pas les exposer à succomber à leurs désirs? Or on sait que rien ne leur est plus pernicieux que le coït. On en a vu périr dans l'acte même.

S'il étoit question de traiter cette matière en Théologien, il ne me seroit pas difficile de prouver que cette méthode doit être proscrite. Je n'alléguerai qu'une seule preuve qui me paroît concluante. On sait que la phtysie est contagieuse; cela posé, est-il permis, au détriment d'un individu, de chercher à en sauver un autre tel qu'il soit?

Rozière de la Chassagne n'oublie pas la « cure palliative » de la phtisie : opium contre la toux et la diarrhée; contre les sueurs, le lait coupé avec de l'eau de chaux est bon, mais « il n'est rien au-dessus de l'air froid et du ventilateur ».

TRAITEMENT DE LA PHTISIE D'APRÈS RAULIN¹.

Au premier degré, s'il y a hémoptysie avec signes de pléthore sanguine, recourir à la saignée, aux bains,

¹ Raulin, *Traité de la phtisie pulmonaire*, Paris, 1784.

aux boissons émollientes et diaphorétiques ; soigner le tube digestif (vomitifs, purgatifs, diaphorétiques) ; recommander les eaux minérales légèrement purgatives et légèrement ferrugineuses, « Chatelguion ».

Au deuxième degré les remèdes précédents pourraient être dangereux. Modérer la toux, faciliter l'expectoration, prescrire un régime hygiénique. Le quinquina, très astringent, est un mauvais fébrifuge, pouvant retenir des produits putrides « dans les vaisseaux du sang et de la lymphe ».

Au troisième degré, la thérapeutique consistera dans l'usage des calmants, des béchiques, des vulnéraires, des balsamiques (baumes de la Mecque, de tolu, du Canada).

Les baumes ont été regardés dans tous les tems comme détersifs et propres à modifier et à cicatriser les ulcères..., leurs parties odorantes pénètrent et s'insinuent dans tout le corps, de même que les parties volatiles de toutes les substances de cette nature. La thérébentine...

Le sucre est un excellent antiseptique.

Lorsque les nègres de l'Amérique sont menacés de phthisie pulmonaire et lors même qu'ils sont phthisiques, on les envoie dans les ateliers où l'on prépare le sucre, pour y respirer la vapeur qui s'élève des chaudières, en si grande quantité, qu'elle obscurcit tout l'atelier par le nuage qu'elle y forme ; ils y guérissent ordinairement en moins de deux mois de séjour.

Le camphre et l'eau de chaux eux aussi sont « anti-putrides ».

Tous les secours de l'art seroient impuissants dans la cure de la pulmonie, s'ils n'étoient secondés par une diète

convenable... On entend par diète l'usage des six choses que les médecins appellent non naturelles¹, ce sont l'air, les alimens, la boisson, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille, ce que l'on doit évacuer et retenir et les passions de l'âme.

Le régime que Raulin institue chez les phtisiques diffère un peu de celui que nous avons rencontré jusqu'à présent : c'est ainsi qu'il préfère une atmosphère humide. Il proscriit les jus de viande comme trop sujets à se corrompre, le lait lui-même :

Dès que la pulmonie s'établit, l'usage du lait ne saurait être que dangereux ou funeste... ; en circulant dans les vaisseaux du poumon, il laisse dans les glandes de ce viscère, qui sont déjà engorgées, des molécules de sa partie caséuse qui engendre les engorgements tuberculeux.

Raulin ne donne le lait qu'à la fin de la convalescence. Il fait par contre le plus bel éloge de la « ptisane » des anciens médecins « qui était surtout employée dans la pulmonie » :

... Ils la composoient de différentes façons, la meilleure étoit de faire germer l'orge dans l'eau tiède ; on le torréfioit ensuite à une chaleur un peu vive, pour le purger d'air ; on concassoit les grains et on les faisoit cuire dans l'eau jusqu'à ce qu'elle eût pris la couleur de tisane, qui étoit en même tems détersive et nourrissante.

Raulin fait cette remarque que nous pouvons encore méditer aujourd'hui :

Si les phtisiques se nourrissoient d'alimens plus simples et s'ils ne s'en permettoient à la fois qu'une quantité mé-

¹ Les choses naturelles, on le voit, constituaient l'hygiène.

diocre, qui ne fatiguât jamais leur estomac, leur maladie en seroit bien moins dangereuse.

Sur tous les autres points, Raulin est d'accord avec les médecins précédemment cités. Il est partisan de la cure d'exercice et de rustication. Il insiste peut-être plus que les autres sur l'hygiène domestique, voulant dans la chambre du phtisique un air pur et sans cesse renouvelé, des fumigations, des inhalations, etc.

Raulin préconise des mesures d'hygiène pour éviter la contagion : répandre du vinaigre sur une pelle rougie au feu ; arroser la chambre avec de l'eau additionnée de vitriol. Il faut reconnaître que si l'idée est très judicieuse, les moyens proposés sont assez précaires.

AUTRES AUTEURS.

Pour Hoffmann¹, la saignée préserve de la phtisie les jeunes gens sanguins ; elle y conduit ceux qui sont « d'un tempérament phlegmatique ». Il est partisan d'un emploi raisonné et méthodique des exercices physiques, de l'équitation en particulier. Les médicaments qu'il propose sont innombrables, et à peu près tous ceux que nous avons déjà rencontrés ; signalons cependant le fer.

Vandermonde nous a laissé un manuel de thérapeutique² encore plein d'intérêt. A citer, parmi les médicaments utiles dans la phtisie : les tisanes et pâtes de plantes pectorales ; le bouillon de mou de veau :

¹ F. Hoffmann, *Médecine raisonnée*.

² F. Vandermonde (?), *Dictionnaire portatif de santé*, 1761.

Prenez un mou de Veau, des feuilles de Pulmonaire tachées, de Choux rouges, de chacune deux poignées; des feuilles de Bourrache, de Buglose, de chaque une poignée; de Chicorée blanche frisée, une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau..., passez la liqueur et partagez-la en quatre doses à prendre en deux jours, une le matin à jeun et l'autre sur les 5 heures du soir, en continuant pendant quinze jours.

Les écrevisses entrent dans près de la moitié des formules. Voici par exemple le bouillon d'écrevisses et de limaçons :

Prenez Un vieux Coq.

Après l'avoir nettoyé et vidé de ses entrailles, farcissez-le d'orge mondé, de riz ou de gruau.

Huit Ecrevisses de rivière lavées et concassées.

Douze Limaçons bien lavés et dégorgés dans l'eau chaude.

Faites cuire le tout dans quatre pintes d'eau; passez la liqueur; la dose est d'un bouillon le matin et sur les 6 heures du soir...

Si la suppuration est abondante, on prescrira un bouillon de lierre terrestre et d'écrevisses.

Vandermonde se sert aussi de l'opium (sirop diacode), des balsamiques (Baume du Pérou, du Canada, pilules de Morton). Dans certaines pilules, il fait entrer le mercure. Il fait boire à ses malades chaque jour cinq ou six verres d'« eau de chaux d'écailles d'huître toute pure », et leur prescrit en même temps « pour boisson ordinaire une infusion légère de véronique ou de petit chêne ».

Le régime hygiénique sur lequel il insiste ne diffère pas de celui des auteurs précédents (vie agréable, voyages, équitation, etc.).

Quand le malade est tombé dans le dévoiement, on lui fait prendre une tisane de pavot et de raclure de corne de cerf.

Planque¹ a réuni des observations de divers auteurs sur presque toutes les maladies. On y trouve une observation d'hémoptysie guérie par la saignée du bras droit, diverses observations de phthisie améliorée par les traitements alors en usage sur lesquels nous ne voulons pas revenir (lait, sucre, conserve de roses, etc.), et le curieux paragraphe suivant :

Une religieuse étoit tourmentée par des convulsions qui agitoient toutes les parties de son corps, excepté un bras où elle portoit un chapelet de guy de chêne; elle mourut; mais ce bras a conservé, après la mort, une couleur vive et naturelle. Cela confirme le cas qu'on doit faire de l'onguent qu'on fait avec la moyenne écorce du guy de chêne et le beurre de mai. On l'emploie pour déterger les humeurs mucilagineuses de la poitrine. On a vu des phthisiques se rétablir par l'usage continué interne et externe de cet onguent (t. VI, p. 410).

Il s'agit là peut-être d'une méthode renouvelée de la médecine gauloise qu'il étoit intéressant de rappeler.

Dans les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie* (Paris 1774), on trouve, au tome V, des remarques et observations sur l'usage des fumigations dans la phthisie pulmonaire, qui sont intéressantes pour l'histoire de cette méthode thérapeutique fort ancienne.

Dupré de Lisle² est à signaler comme ayant préco-

¹ *Bibliothèque choisie de médecine*, tirée des ouvrages périodiques, tant françois qu'étrangers, par M. Planque, docteur en médecine, Paris, 1759.

² *Traité des maladies de la poitrine*, 1769.

nisé l'emploi de la médication vomitive dans la phtisie ; c'est un précurseur de Rasori ; il se servait du tartre stibié depuis un demi-grain jusqu'à un grain, de l' « hypecacuanha » à très petite dose, du kermès :

Le kermès minéral agira admirablement bien quand il faudra atténuer et inciser les engorgements et les embarras qui se forment dans la substance du poumon ; il facilitera l'expectoration ; il doit sa vogue à un Frère Chartreux, nommé Simon, qui s'en servit le premier pour un Père de son Ordre et qu'il guérit comme d'une manière miraculeuse.

Mais sur bien des points, le traitement de la phtisie d'après Dupré de Lisle est celui de ses contemporains. Nous n'insistons pas.

Enfin il est une médication que nous trouvons au xviii^e siècle mentionnée pour la première fois. Nous voulons parler de l'*Eau de Goudron* expérimentée par le D^r Berkeley¹, évêque de Cloyne, plus connu comme philosophe que comme médecin. Il en fait une sorte de panacée universelle et n'hésite pas à lui accorder en thérapeutique une importance égale à celle de l'opium ou du mercure ; rien d'étonnant à ce qu'il déclare en avoir eu de bons effets dans la phtisie.

L'ayant essayé sur un grand nombre de différentes maladies, dans une ulcération d'entrailles avec de grandes douleurs, dans une toux sèche, accompagnée d'ulcère au poumon, comme les expectorations purulentes l'indiquoient assez..., j'ai trouvé qu'il réussissoit au delà de mes espérances...

¹ Berkeley, *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron*. Traduction de l'anglais, 1748.

Berkeley fait remarquer lui-même qu'il n'est pas le premier à se servir de l'eau de goudron : les Indiens d'Amérique s'en servaient bien avant lui. Il fait remarquer aussi que la fameuse « mumie » ne devait peut-être sa réputation qu'aux produits contenant du goudron ou susceptibles d'en fournir, avec lesquels les Anciens embaumaient leurs morts.

L'EAU ANTIPULMONIQUE DE MARAT

On trouve dans la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie* du 29 novembre 1890 un article intitulé « Marat guérisseur de la phthisie ». Beaucoup de lecteurs devant ignorer un point aussi curieux de la vie de Marat, nous terminerons ce chapitre, consacré au XVIII^e siècle, par la reproduction presque *in extenso* de cet article intéressant, emprunté d'ailleurs au Dr Cabanès (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, p. 702).

Avant de devenir le journaliste redouté de l'*Ami du Peuple*, le farouche tribun avait, non sans talent, exercé la médecine. Sa situation de médecin des gardes du corps du comte d'Artois le mettait en relation avec la société la plus choisie de la Cour et il avait été appelé à donner des soins à la marquise de Laubespine...

Marat promit, avec une belle assurance, une guérison prompte et, ce qui vaut mieux, il tint parole...

Quelques jours après, la *Gazette de santé* rapportait la guérison de la marquise atteinte de pulmonie bien caractérisée et, « comme la pulmonie est une maladie aussi commune que cruelle », engageait le médecin qui avait fait cette belle cure à « vouloir bien communiquer sa méthode ».

Marat, mis aussi directement en cause..., répondit, de fort bonne grâce, à l'invitation.

Tout en faisant quelques réserves sur l'efficacité de sa méthode, qu'on devait varier suivant les indications, il exposait la thérapeutique mise en usage dans le cas de sa noble cliente.

Le traitement employé avait été d'abord des plus anodins : une émulsion d'amandes douces avec le sel de nitre, car l'extrême débilité de la malade ne lui permettait pas de songer à la saignée.

Puis il avait soumis sa malade à l'usage d'une eau minérale factice « qui tenait lieu des eaux acidules de Harrowgate ». Cette eau, véritable remède secret, était réellement ce que nous désignons aujourd'hui du nom de spécialité.

L'*Eau factice antipulmonique* de M. Marat était destinée à guérir les « affections chroniques de la poitrine ».

A la date du 1^{er} janvier 1778, un chimiste de la Faculté de Paris, l'abbé Teissier, en publiait l'analyse détaillée. Il en résulte que Marat délivrait à ses clients une préparation à base de calcaire, probablement une solution de phosphate de chaux. Quoi qu'il en soit, les malades affluèrent de toutes parts. « Les pulmoniques abandonnés » demandaient à mettre à l'épreuve l'efficacité du remède...

Marat habitait alors rue de Bourgogne, en plein faubourg Saint-Germain, un très coquet appartement. Ses consultations étaient très courues. On allait jusqu'à lui payer 36 francs la visite et encore n'arrivait-il pas toujours à suffire à sa besogne.

Cette vogue fut, sans doute, de courte durée. L'étude des sciences exactes ne tarda pas à reprendre Marat tout entier. Il abandonna, peu à peu, pour des travaux de physique, la médecine qui n'était, disait-il, à Paris « qu'une profession de charlatan indigne de lui ».

N'y avait-il pas quelque intérêt à rappeler cet épisode de la vie scientifique de Marat à un moment où il convient, plus que jamais, de se défier des médications que le temps n'a pas encore consacrées?

DEUXIÈME PARTIE

VUE D'ENSEMBLE SUR LES AGENTS THÉRAPEUTIQUES ET LES MÉDICATIONS ANTITUBERCULEUSES DU MOYEN AGE ET DES TEMPS MODERNES

Pour l'ancienne médecine comme pour nous, le traitement de la phtisie est double : hygiéno-diététique et médicamenteux. L'affection étant sous la dépendance de la misère physiologique, il faut, avant tout, mettre l'organisme dans des conditions d'hygiène qui lui permettent de se relever, lui apprendre à-user des « choses non naturelles ». Les médicaments, bien qu'ils ne puissent être portés directement dans le poumon comme sur un ulcère externe, sont cependant utiles pour modifier les humeurs, déterger les ulcérations et les faire cicatriser. De là, deux premières divisions dans ce chapitre : hygiène et diététique, médicaments ; dans un troisième paragraphe, nous verrons les grandes médications auxquelles peuvent se ramener, en définitive, les agents employés, ainsi que les idées directrices.

§ 1. — HYGIÈNE ET DIÉTÉTIQUE

Aéroclimatothérapie. — Il faut au phtisique une atmosphère et un climat spéciaux. *Aer primas tenet.*

Un air *pur*, sans poussières, plutôt *sec*, sous un ciel tempéré, comme celui de Tabies¹, où Galien envoyait ses poitrinaires, voilà ce qui convient. Mais pas de brouillards, ni de ciel brumeux rappelant celui de l'automne, si funeste aux phtisiques. Bien rares sont les auteurs qui recommandent aux phtisiques une atmosphère humide (Raulin) ou une atmosphère « crasse et remplie de fumée » (Willis).

L'air des campagnes paraît naturellement le mieux réaliser les conditions de pureté. L'air des forêts, de pins surtout, est recommandé. Il y avait des endroits, comme les environs de Montpellier, Palmella en Portugal, dont l'air et le climat étaient réputés très sains et où on envoyait les phtisiques comme on les envoie de nos jours dans les sanatorias.

Nous avons vu qu'au siècle de J.-J. Rousseau le plus bel apôtre de la « rustication pour les phtisiques » fut Van Swieten; rappelons qu'il recommandait à ses malades « l'air odorant » qu'on respire après les orages, imaginant ainsi, sans le savoir, un essai de thérapeutique par l'air naturellement ozonisé.

Il est peu question des *climats d'altitude*, dont l'influence était cependant connue des Anciens. On se borne à rappeler Avicenne qui recommandait aux phtisiques le séjour des montagnes de la Crète.

En ce qui concerne les *climats marins*, les opinions sont divergentes. Pour les uns, disciples de l'Antiquité,

¹ Tabies, aujourd'hui Castellamare, près du Vésuve, au voisinage de la mer, fut le sanatorium de l'antiquité. L'air y était pur; les pâturages excellents; les malades buvaient un lait imprégné du parfum des plantes.

l'air marin, chargé de sel, est excellent ; ne cite-t-on pas des gens qui guérissent pour s'être faits navigateurs ou matelots ? Mais d'autres considèrent le voisinage de la mer avec son humidité comme une cause de phthisie. Faut-il dire qu'on n'est pas encore bien d'accord aujourd'hui ?

Il est une recommandation que nous avons bien souvent rencontrée et qui a bien sa valeur, c'est de faire voyager les malades, de leur faire *changer d'air*. Mais cette recommandation paraît surtout avoir été suivie par les médecins anglais ou hollandais qui envoyaient leurs malades sous le climat plus sec du midi de la France.

On poussait le souci de l'aérophorothérapie jusque dans la *chambre du phthisique*¹, que nous nous amuserions à décrire si nous avions la plume d'un artiste : outre qu'elle était propre et coquette, on y renouvelait soigneusement l'air, on y entretenait une douce température, on l'arrosait avec de l'eau parfumée, on l'ornait de plantes odorantes, on y faisait des fumigations, etc.,

¹ Peter, *Leçons de clinique médicale*, t. II, s'est plu à décrire la chambre d'un phthisique à la fin du xix^e siècle : « Galetas du pauvre ou chambre à coucher du riche..., tout y est ignorance ou mépris des lois physiologiques.... quoi de plus absurde en vérité ? Celle du pauvre a pour excuse d'être limitée par la pauvreté même ; mais, celle du riche l'est volontairement par l'architecture moderne.... » Tout s'y fait au rebours du bon sens.... Il n'y a guère de ventilation, et encore !.... C'est dans cet air que les poumons macèrent toute la nuit comme dans une sorte de saumure respiratoire.... Il est curieux de voir les anciens médecins décrire la chambre du phthisique telle qu'elle devrait être, et Peter au xix^e siècle la décrire telle qu'elle est.

et Th. Bartholin¹, vers 1650, pouvait dire à un de ses malades : Nous resterons dans notre chambre et nous n'irons pas en Egypte, *Musæum nobis Ægyptus erit*².

Alimentation. — L'alimentation, qui est la deuxième partie de la diète est dominée par ce principe : nourrir le malade en ménageant son tube digestif, qui équivaut à notre proposition : c'est avec son estomac que le tuberculeux se défend. Il n'est pas question de suralimentation, mais bien d'une alimentation spéciale : donner des aliments à la fois très nourrissants et de digestion facile : viandes légères, poissons, volailles, écrevisses, tortues et grenouilles, jus de viande, bouillon de limaçons ou d'écrevisses, œufs, biscuit, etc.

Mais le *lait* surtout, voilà l'aliment du tuberculeux. C'est plus qu'un aliment, c'est un médicament :

Il est pour les surfaces ulcérées un baume qui diminue l'acrimonie du pus qui en exsude, et pour les humeurs un aliment qui remplace celles que le feu de la fièvre altère continuellement³.

Nous avons vu que plusieurs laits se partageaient les faveurs : lait de vache, lait d'ânesse, lait de chèvre, lait de femme, etc. Tous possèdent des propriétés nutritives et détergentes, mais avec des variantes. Avait-on plutôt en vue de nourrir le malade, on ordonnait le

¹ Th. Bartholin, *Histoires anatomiques*, 1660.

² L'idée du Sanatorium-House ne daterait donc pas d'aujourd'hui.

³ Petit-Radel, *Essai sur le lait considéré médicalement*, Paris, 1786.

lait de vache ou de chèvre. Le lait d'ânesse était réputé détersif et souverain contre la fièvre hectique. Quant au lait de femme, il passait pour réunir au plus haut point toutes les qualités requises « parce que, de par sa composition il se rapproche beaucoup de nos humeurs », et on le recommandait chaque fois que le malade consentait à prendre une nourrice ou pouvait s'en procurer une. Les vieux médecins voyaient en somme, autant que nous, dans le lait, un produit vivant. C'est pour cela aussi qu'ils recommandent toujours de le prendre frais, à la mamelle de préférence. Quand il ne pouvait être bu tout frais on l'aromatisait pour l'empêcher de se putréfier, et pour le rendre agréable au malade.

La *nourrice du phtisique* n'était pas quelconque. L'animal, vache, chèvre ou ânesse, devait être bien portant, bien soigné : nourri de céréales, d'orge en particulier, quand on avait en vue d'alimenter le malade ; nourri en outre, d'herbes parfumées, quand on voulait dessécher l'ulcère. S'agissait-il d'une nourrice humaine, elle devait être jeune et bien portante, suivre elle-même un régime, prendre des aliments capables de donner un bon lait, s'abstenir de tout ce qui pouvait altérer les qualités du lait, en particulier des plaisirs de Bacchus et de Vénus. Elle devait en outre être jolie, et parfois les médecins recommandaient au malade de coucher avec elle, ne voyant d'ailleurs là qu'un cas particulier de l'influence du moral sur le physique, sur laquelle nous reviendrons.

Il est intéressant de constater que les vieux médecins avaient bien vu, avant la physiologie expérimentale, le rôle éliminateur de la glande mammaire vis-à-vis

des poisons et des médicaments ; et pour obtenir des *laits médicamenteux*, on faisait prendre aux animaux qui nourrissaient les phtisiques des substances réputées curatives des ulcères : feuilles de chêne ou de végétaux riches en tanin ou bien herbes parfumées dont les essences volatiles et diffusibles passaient dans le lait, puis dans le sang de celui qui buvait ce lait et étaient ainsi portées aux poumons. Quand le lait n'était pas pris à la mamelle, on l'additionnait parfois de produits médicamenteux : Morton recommandait de le couper avec de l'eau minérale ferrugineuse ; on donnait aussi le lait coupé avec de l'eau de chaux.

Lac phtisicis est un vieil adage¹. Même au moyen âge et à la Renaissance, époques de l'alchimie et de la polypharmacie, où l'usage antique du lait est détrôné par les drogues dans la plupart des maladies, le lait reste l'aliment par excellence, le remède du phtisique, et cette faveur se continue pendant les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Il est probable qu'il y eut des abus et des déceptions : Sylvius Deleboë et Rondelet vers 1680, Raulin cent ans après, réagissent contre l'idée que le lait est spécifique de la phtisie. Des contagionnistes protestent contre l'habitude de donner aux phtisiques

¹ On n'ordonnait pas le lait aux seuls phtisiques. Il servait aussi dans les maladies des yeux, et Maître Jérôme Monteux, médecin ordinaire de Henri II, écrit : « Pour apaiser douleurs des yeux, est fort propice le lait d'une jeune femme bien tempérée. » (Cité par Franklin, *la Vie privée d'autrefois, les médicaments*.) Cabanès, dans les *Remèdes d'autrefois*, rapporte que « Jean Ardern, chirurgien anglais du ^{xvi}^e siècle, guérissait la blennorrhagie par l'injection d'un mélange d'eau de roses avec le lait d'une femme nourrissant un enfant mâle ».

des nourrices saines susceptibles d'être contaminées : nous avons cité plus haut Rozière de la Chassagne à ce sujet ; avant lui, Rivière avait constaté une tuberculose mortelle chez une femme qui avait donné le sein à un abbé poitrinaire.

En voilà assez sur le lait. Ce n'était d'ailleurs pas la seule boisson du phtisique. On lui faisait boire des *bières légères* comme de nos jours, ou cette « *ptisane* » chère à l'ancienne médecine, sorte de décoction d'orge dont nous avons indiqué la préparation, et à laquelle nous revenons avec nos tisanes de céréales. Il devait s'abstenir de vin et de boissons spiritueuses ; on lui permettait seulement, et à titre de médicament, de boire un peu de *vin vieux*, de ce vin de Malvoisie, liqueur divine, que nous savons maintenant être riche en tanin et en glycérophosphates.

Repos et exercice. — Nous avons vu dans les chapitres précédents quelle vie calme convient au phtisique. Il doit éviter tout ce qui est cause de fatigue : excès de tout genre, travail physique et intellectuel, veilles, passions, colère ; être modéré dans les plaisirs. Les plaisirs vénériens ne lui sont pas interdits, mais il vaut mieux qu'il s'abstienne : « On en a vu mourir dans l'acte même » ; Montano désespère de voir guérir un de ses malades, dont la femme est très jolie.

En ce qui concerne les exercices physiques, ils sont proscrits par les disciples de l'Antiquité. Ils fatiguent le corps déjà épuisé, et Léonard Fuchs (*De sanandis malis*, Lyon, 1547) s'écrie en parlant des phtisiques : *Exercitia et motus vehementes evitent... et quidquid*

corpus extenuare potest. D'ailleurs, les mouvements des bras et de la poitrine, par les secousses qu'ils impriment au poumon, ne s'opposent-ils pas à la consolidation de l'ulcère, à la confrontation de ses bords, ne vont-ils pas rompre une cicatrice déjà formée?

Mais bientôt apparaît une nouvelle école, anglo-hollandaise, avec pour chefs, au ^{xvii}^e siècle Sydenham, au ^{xviii}^e siècle Boerhaave et Van Swieten. Pour ces précurseurs de la *cure d'exercice et de travail*, la gymnastique, les sports, loin de s'opposer à la guérison des ulcérations, y contribuent beaucoup, en développant le thorax et ses organes, en favorisant l'activité circulatoire du poumon. On croirait lire dans leurs œuvres ce principe : ce n'est pas seulement avec son tube digestif, c'est encore avec son cœur que le tuberculeux se défend.

Parmi les sports, nous l'avons vu, le favori est l'*équitation*. De longues promenades à cheval, avec de nombreux temps de petit trot dont les secousses agitent le thorax, voilà ce qu'il faut au phtisique qui veut guérir ; ceux qui, pour une raison quelconque, ne peuvent faire du cheval se feront véhiculer en voiture ou iront à pied.

La doctrine de Sydenham, Boerhaave, Van Swieten semble avoir fait fortune au ^{xviii}^e siècle dans toute l'Europe. On vit un peu partout les médecins blâmer la vie sédentaire, et les exercices physiques en honneur. Th. Tronchin, élève de Boerhaave, médecin de J.-J. Rousseau et de Voltaire, fut en France l'apôtre de la vie active ; à Paris même, les femmes de

qualité consentirent à faire des promenades à pied :
« la mode s'en mêla ¹... »

Devant cet engouement pour les exercices physiques, on est tenté de penser que les médecins n'y voyaient peut-être qu'une variante de la cure d'air. Et cependant Van Swieten, parlant de la « rustication pour les phtisiques », a bien soin de dire qu'il faut envoyer les poitrinaires à la campagne, non seulement pour qu'ils y respirent un air pur et y passent leur temps, mais pour qu'ils exercent leurs muscles à se promener ou à de légers travaux.

Psychothérapie. — Il est, en tout cas, une influence que les vieux médecins ne refusaient pas à la cure d'exercice, c'est l'influence du moral sur le physique, qu'ils connaissaient si bien. Quoi de plus propre à faire oublier au phtisique sa maladie, que de l'occuper, le faire promener, lui faire voir de beaux sites ? A la maison même, le malade devait se distraire, avoir une chambre qui lui plût, vivre dans une société agréable, être gai ¹. Mathieu Ferrari, dans la consultation que nous avons rapportée, ne va-t-il pas jusqu'à recommander à son malade de s'habiller avec élégance et d'entendre de belle musique ?

Tel est le traitement hygiéno-diététique des tuberculeux tel qu'on le comprenait avant le xix^e siècle. Qu'y avons-nous ajouté ? rien d'important. Le fond

¹ V. Henry Tronchin, *Un médecin du XVIII^e siècle : Théodore Tronchin*, Paris-Genève, 1906.

² Tout près de nous, Peter intitula une de ses leçons cliniques : *Tristesse et tuberculisation*.

n'a pas changé, et si l'on considère les détails, on voit que les vieux auteurs ne donnent que de sages et pratiques conseils, dont une bonne partie gardent aujourd'hui toute leur valeur.

§ 2. — MÉDICAMENTS

Au reste, dans cette maladie, comme les remèdes employés n'ont pas une grande efficacité, on ne court point de risque de les employer tous à la fois, parce que, si l'un manque, l'autre peut au moins réussir (Vandermonde (?) *Dictionn. portatif de Santé*, 1761).

Ces paroles peuvent donner une idée du nombre des médicaments employés autrefois dans la phtisie. Nous nous occuperons surtout de ceux qui sont susceptibles d'intéresser encore le phtisiologue contemporain.

*Remèdes d'origine animale*¹.

Lait. — Nous pourrions répéter ce que nous disions plus haut du lait, aliment-médicament du phtisique.

Graisses. — L'émaciation étant un symptôme des plus frappants chez les phtisiques, il est naturel qu'on ait pensé, surtout dans la médecine populaire, à leur donner des graisses. On les employait toutes, mais surtout la graisse de chien et la graisse humaine. Les apothicaires avaient toujours de celle-ci, qu'ils se procuraient près des bouchers ou dans les amphithéâtres

¹ Nous adoptons une classification très artificielle, mais c'est celle qu'on trouve dans les vieilles pharmacopées : nous restons de notre temps.

d'anatomie. « Il paraît, dit le D^r Cabanès, qu'elle produisait des effets merveilleux sur les phtisiques. » On la préparait d'ailleurs avec des herbes aromatiques.

Sels de chaux d'origine animale. — Leur emploi, lui aussi, appartient pour une large part à la médecine populaire. Le lait lui-même dont nous avons tant parlé contient des sels de chaux. Les yeux d'écrevisse, la cendre d'écrevisse peuvent être considérés en définitive comme du carbonate et du phosphate de chaux. Nous avons vu l'emploi des coquilles d'œufs pulvérisées dans les hémoptysies, bien avant que soit connu le rôle des sels de chaux dans la coagulation du sang. L'*Album Græcum* ou crotte de chien qu'on donnait aux phtisiques n'était lui-même que du phosphate de chaux. Nous passons¹, ayant hâte de traiter d'une importante médication, appliquée il n'y a pas longtemps encore aux phtisiques, l'organothérapie.

Organothérapie. — L'opothérapie pulmonaire est d'un emploi immémorial. Elle faisait partie de la thérapeutique d'Hippocrate, de Galien, des Arabes. Nous l'avons retrouvée à chaque instant.

Le *poumon de renard* est le plus employé. Voici donc comment on le préparait d'après l'*Eurichid* ou *Manipul des Miropoles* de Dusseau qui parut en 1561 et qui en fait le meilleur remède de la phtisie :

¹ Le lecteur qui voudrait plus de détails sur l'usage, dans l'ancienne médecine, de quelques vieux remèdes comme ceux que nous venons de citer et que l'on emploie encore de nos jours dans certaines campagnes et chez les peuples peu civilisés, pourrait se reporter à : D^r Cabanès, *Remèdes d'autrefois* ; D^r Poskin, *Préjugés populaires* ; Franklin, *la Vie privée d'autrefois* ; ou parcourir le *Janus*.

On doit couper les veines et artères, laver en bon vin, tant que le sang superflu ne sera pas complètement épuisé ; on l'essuie avec un linge blanc, et ensuite le mettre dans un four de moyenne chaleur, en un pot ou entre deux escuelles creuses de terre, et continuer jusqu'à ce que ledit poulmon soit non pas cuit mais seulement très hâlé et desséché, tellement qu'on le puisse réduire en poudre.

Préparé, le poumon de renard était conservé dans des feuilles d'absinthe, d'hysope, voire de tabac, pour servir à un grand nombre de préparations. Citons le *looch de Mésuë* d'un emploi si fréquent à la fin du moyen âge et à la Renaissance, et qui, d'après la *Pharmacopée* de Bauderon parue en 1588, était préparé en mêlant à du sucre des quantités égales de poudre de poumon de renard, de suc de réglisse, de capillaire, de graines de fenouil et d'anis. Rappelons aussi les deux *Antidotes pectoraux* de Duchesne au ^{xvii}^e siècle, l'un pour les riches, l'autre pour les gens de basse condition.

On n'employait pas seulement le poumon de renard mais aussi ceux de lièvre, de cerf, de belette, de veau. Turquet de Mayenne (*Pratique médicale*, Lyon, 1693) emploie les poumons de renard ou d'agneau, ou mieux encore ceux d'un pendu ou d'un jeune homme sain tué par mort violente¹. Au ^{xviii}^e siècle on se sert surtout de *mou de veau*.

Tous les auteurs exigent que l'animal dont on utilise les poumons soit sain, et de préférence tué de mort violente. C'est la raison pour laquelle on choisissait

¹ Le même auteur préconise dans la phtisie « l'eau de toutes les fleurs », c'est-à-dire la fiente de vache distillée au mois de mai.

des animaux sauvages, dont le renard, et non point parce qu' « ils connaissent une herbe que les hommes ignorent » (J. Sylvius¹).

Quelle idée pouvait diriger nos pères dans cet emploi si suivi de l'organothérapie pulmonaire. Une idée très simple et bien vieille : c'est qu'un organe sain convient au même organe malade ; le poumon convient au poumon. Nous en reparlerons à propos de la *Médecine des signatures*.

Quand on considère l'histoire de l'opothérapie en général on voit que, en honneur dans l'antiquité, transmise par les Arabes au moyen âge et à la Renaissance, elle atteint au xvii^e siècle son apogée, favorisée par le respect de la tradition, pour tomber au xviii^e siècle dans une véritable décadence. Mais il n'en est rien en ce qui concerne les maladies de poitrine et la phtisie ; le poumon de renard est encore cité au xviii^e siècle par beaucoup d'auteurs, notamment par le *Dictionnaire universel des Drogues* de Nicolas Lémery, 1759 ; au xix^e siècle, le sirop de mou de veau demeurera comme un vestige de la vieille méthode organothérapique et figurera encore au *Codex* de 1866.

Disons, pour terminer ces lignes relatives à l'organothérapie pulmonaire, que les préparations à base de poumon ne durent pas être toujours bien agréables aux malades :

Pour dire librement ce qu'il m'en semble, dit Jean de Renou, médecin de Henri IV, je tiens avec les plus Doctes

¹ Cité par Bazin, *Contribution à l'histoire de la médecine à la Renaissance* (thèse Paris, 1903-1904).

que ledict poulmon de renard n'est pas tant efficaceux qu'on crie, tant à cause du goust ingrat et picquant qu'il a, que parce qu'il est en quelque façon de mauvaise odeur et comme puant¹.

Il faut rapprocher de la médication pulmonaire la *médication testiculaire*. Est-ce parce qu'on connaissait comme une des causes de la phtisie « les excès des nouveaux mariés ? » Avait-on remarqué une relation entre la vigueur génitale et la vigueur générale ? Toujours est-il qu'on trouve, bien avant Brown Sequard, les testicules, « coullons » de renards, poulets, etc., ordonnés dans la phtisie contre la déchéance de l'organisme. Mathioli entre autres écrit en 1561 :

Quant aux testicules des poulets qui n'ont pas encore sauté sur les poules, ils sont fort bons pour refaire ceux qui sont abattus de longues maladies..., et par ainsi les phtisiques en doivent user souvent ; ils multiplient aussi la semence génitale et rendent les personnes plus propres au jeu d'amour².

Remèdes d'origine végétale.

Plantes pectorales et astringentes. — L'ancienne matière médicale admettait plus de quarante espèces pectorales. Il y avait d'abord les pectorales *fondantes*, destinées à faciliter l'expectoration, à fluidifier le

¹ *Le Grand Dispensaire médicinal*. Traduction de Serres, Lyon, 1624.

² V. J. Barrier, *l'Opothérapie des Anciens* (thèse Paris, 1903-1904). — Brunet, *le Suc pulmonaire* (thèse Bordeaux, 1896-1897).

catarrhe; dans leur liste, le lecteur reconnaîtrait le marrube, l'hysope, l'aunée, le chou rouge, le lierre terrestre, le tussilage, la véronique, comme ayant été d'un emploi fréquent dans la phtisie. A côté d'elles, il y avait les pectorales *incrassantes*, destinées à modérer le catarrhe, l'expectoration, ou le crachement de sang; citons la pulmonaire¹, la buglose, la grande consoude, la réglisse, la violette, le coquelicot, le pavot blanc, les amandes douces, les dattes, les jujubes, les raisins secs, l'orge, si souvent rencontrés dans cette étude.

On ordonnait aussi aux phtisiques des plantes *astringentes* : roses rouges, feuilles de chêne, de plantain, de bourse-à-pasteur; nous savons maintenant que ces végétaux contiennent du tanin.

Certaines plantes, le lierre terrestre, la grande consoude, étaient à la fois béchiques, pectorales, astringentes, vulnéraires et considérées comme particulièrement utiles dans les ulcères de la poitrine.

Aromatiques et balsamiques. — Partant de ce principe que le poumon est un organe difficile à atteindre pour les médicaments, frappés aussi de la fétidité de l'haleine chez les phtisiques, les vieux médecins accordèrent de tout temps en phtisiothérapie une large place aux substances contenant des principes odorants, facilement diffusibles, plus susceptibles de passer dans l'intérieur même du poumon. De là l'emploi des

¹ *Pulmonaria a pulmone*. La pulmonaire devrait son nom et son emploi à des taches qu'elle porte sur ses feuilles, « assez semblables à celles qu'on observe sur les poumons sains » (Mérat et de Lens). V. plus bas, Médecine par les signatures.

« herbes nobles qui ont une bonne odeur » (Hildegarde), ache, fenouil, anis, hysope, etc. De là aussi l'emploi des balsamiques.

Sous ce nom on employait autrefois un grand nombre de substances résineuses, aromatiques, huileuses, camphrées, la térébenthine elle-même. Ils étaient appliqués de temps immémorial sur les plaies et les ulcères externes en guise de pansements. « Ribauds et putassiers » du temps d'Henri IV appréciaient aussi leurs bons effets dans la « pisse-chaude ». Mais ils étaient surtout ordonnés « à ceux qui sont tabides, à ceux qui crachent le sang, et à ceux qui sont affligés des cague-sangues, et des toux longues et fascheuses » (J. de Renou).

Déjà dans l'antiquité on donnait aux phtisiques l'encens, la myrrhe, le styrax, l'ambre jaune, etc. Les Arabes transmirent au Moyen âge et à la Renaissance le benjoin, les baumes de tolu, de la Mecque, du Pérou, etc. Au xvii^e siècle Morton est l'apôtre de la médication balsamique; ses fameuses pilules figurent encore sur nos formulaires. Les balsamiques sont en honneur jusqu'au milieu du xviii^e siècle ils sont ensuite quelque peu relégués chez les gens du monde et dans la médecine populaire.

On peut rapprocher des balsamiques la fameuse *mumie* qui se donnait dans toutes les maladies y compris la phtisie.

La vraie mumie provenait des momies d'Egypte. Si l'on se rappelle que celles-ci étaient des cadavres embaumés avec de la résine de cèdre, du bitume de Judée, de la myrrhe, et toutes sortes de baumes aro-

matiques, on conviendra que la poudre de mumie pouvait bien ne pas être dépourvue de propriétés.

Au temps de Louis XIV, la mumie était encore en usage, comme l'attestent notamment les ouvrages de N. Lémery. Mais depuis longtemps les « sépulchres des Roys d'Egypte » étaient épuisés :

... On en est venu jusque là, dit Jean de Renou¹, qu'on a embaumé avec sel et alun les corps de ceux qui estoient morts ou de ladrerie, ou de peste, ou de vérole, pour dans quelques mois après en tirer la pourriture cadavéreuse qui en distilloit et la vendre pour vraie et légitime mumie... (On n'a plus la vraie mumie) ains tant seulement à la place d'icelle une certaine liqueur espaisse, laquelle on exprime des cadavers... à la grande honte des médecins, et plus grande horreur des malades.

Sucre. — Il est d'origine arabe, ainsi que les sirops que l'Antiquité ne connut pas. Depuis Avicenne, qui « l'élève jusqu'aux nues », le sucre est ami de la poitrine, et jusqu'au xviii^e siècle c'est un véritable médicament pour les touseurs et les phtisiques. Le sucre rosat surtout était réputé. Tant de faveur ne pouvait qu'amener des abus et des protestations.

... A cause de sa fermentation facile, dit Ettmüller, il excite des vens, et augmente plusieurs maladies... enfin quoi que la coutume soit de donner du sucre aux phtisiques, aux touseurs et aux asthmatiques, il est certain qu'il augmente plus souvent ces maladies qu'il ne les soulage.

A la fin du xviii^e siècle l'emploi du sucre comme pectoral commence à tomber dans la médecine populaire.

¹ *Œuvres pharmaceutiques*. Trad. de Serres, Lyon, 1626.

Opium. — Nulle substance n'est plus célèbre dans les fastes de la médecine que l'opium, soit pour l'ancienneté de son usage, soit pour ses propriétés. Faire l'histoire de l'opium dans la phtisie équivaldrait à faire l'histoire tout entière de ce médicament, d'ailleurs bien connue.

Nous dirons seulement que les Arabes, les premiers, donnèrent aux touseurs et aux phtisiques le *sirop diacode* ou de têtes de pavot blanc qui remplaça les antiques électuaires diacodes ou les opiates à base de suc de pavot. Dès lors on retrouve à chaque instant ce sirop qu'au moyen âge et à la Renaissance on appelait encore sirop de méconium (μῆκων, pavot). On employait aussi l'opium gommeux ou *laudanum solide*, que vint remplacer le *laudanum liquide* de Sydenham. L'opium entrait dans une foule de vieux électuaires, thériaque, diascordium, mithridate, dans les pilules de Cynoglosse dont il faisait à peu près le tiers en poids, et dans quantité de « spécialités » antiphtisiques, comme la poudre d'Ialy, citée plus haut.

Les indications que les vieux médecins reconnaissaient à l'opium dans la phtisie étaient à peu près les nôtres : ils l'employaient comme antidyspnéique, comme calmant et enfin dans la diarrhée, ce symptôme fâcheux, « avant-coureur de la mort ».

Quinquina. — L'histoire de ce médicament est trop connue elle aussi pour que nous insistions. Rappelons que le « remède anglais » fut une des panacées du xvii^e siècle ; il suffit de parcourir les *Lettres* de M^{me} de Sévigné pour s'en convaincre. On en fit prendre aux tuberculeux dès son introduction en Europe. Dès le

début aussi, on vit bien que l'« écorce du Pérou » n'est pas l'antithermique idéal dans la phtisie : Morton qui s'en servit un des premiers s'en plaignait déjà.

Produits végétaux divers. — Le *gaïac*, en décoction, fut longtemps considéré comme un spécifique et de la phtisie et de la syphilis :

Ceci est confirmé par l'observation de Garenzer, *Traité de la phtisie d'Angleterre*, où il dit que deux phtisiques ayant pris la vérole furent délivrés des deux maux ensemble, par l'usage légitime du guaiac (Ettmüller).

On comptait sur l'action sudorifique du gaïac pour éliminer des matières qui viciaient les humeurs¹.

Le *thé*, le *café*, le *cacao*, le *tabac*, furent, dès leur première importation, considérés comme des panacées, au moins dans le public, et employés chez les phtisiques. M^{me} de Sévigné dit, en plusieurs endroits de ses *Lettres*, que le café laité ou lait cafeté est excellent pour calmer la toux. Néander, dans son *Traicté du Tabac*, Lyon 1626, écrit que le « miel de tabac » est bon « aux phtysiques ». Nous avons cité ce que dit Ettmüller de la « nicotianne » ; il écrit dans le même ouvrage :

Le chocolat, qui est une composition étrangère d'un fruit nommé cacaon, mêlé avec du sucre, ou cuit dans du vin sucré, convient dans toutes les toux...

¹ V. Thomas Burnet. *Thesaurus medicinæ practicæ*, Genève, 1678.

Remèdes d'origine minérale.

Arsenic. — L'emploi thérapeutique de l'arsenic remonte aux temps les plus reculés. Rappelons que, plus près de nous, Pline faisait respirer aux phtisiques les vapeurs provenant de la combustion du bois de cèdre mêlé à de l'orpiment. On trouve l'arsenic donné aux phtisiques avant le xix^e siècle sous forme de sulfures natifs : sulfure jaune ou orpiment, sulfure rouge ou réalgar ou sandaraque. Des eaux minérales que nous savons maintenant contenir l'arsenic, avaient aussi leur emploi.

L'arsenic est quelque peu en discrédit pendant la période que nous étudions, surtout si l'on songe que son emploi à titre toxique était florissant (Poison des Borgia, Acqua-Toffana, etc.).

Soufre. — De tout temps le soufre est l'ami de la poitrine. Nous l'avons rencontré maintes fois dans les chapitres précédents. On employait les fleurs de soufre, le baume de soufre, le magistère de soufre¹. Ces deux derniers se préparaient dans de « grands pots vernissés », en faisant chauffer du sucre avec du salpêtre (magistère), avec de l'« huile de thérébentine », et de la semence d'anis (baume de soufre anisé), et en faisant subir au mélange toute une série de manipulations. On employait aussi l'esprit de soufre, sorte de résidu de la combustion du soufre sous un entonnoir de verre « avec un col aussi long que celui d'un matras ». Mais

¹ V. *Les Remèdes des maladies du corps humain*, par le sieur de Saint-Hilaire, Paris, 1702.

le baume de soufre surtout était réputé « excellent pour les ulcères du poumon et de la poitrine ; la dose est depuis une goutte jusqu'à six, dans quelque liqueur appropriée ».

Chaux. — Nous avons déjà parlé des sels de chaux d'origine animale. Nous rappellerons seulement ici l'usage antiphtisique presque immémorial de l'eau de chaux ; elle avait d'abord, comme tant d'autres remèdes, été employée avec succès sur les ulcères externes, et on s'en servit ensuite, par analogie, dans l'ulcère du poumon.

Fer. — Le fer fut donné assez souvent aux phtisiques, sous trois formes principales : « saphran » de Mars, vitriol de Mars, eaux chalybées.

Que faut-il entendre par eaux chalybées ? Certains textes portent *aquæ minerales chalybeatæ*, et il n'est pas douteux que certaines eaux minérales (Forges, Spa) étaient connues comme ferrugineuses. Il n'est pas douteux non plus qu'on faisait parfois une eau ou un lait chalybés, en y éteignant un fer rouge (Arnaud de Villeneuve, etc.).

Mercure. — Nous avons rencontré plusieurs fois la médication mercurielle appliquée à la phtisie, notamment par les syphiligraphes (Fracastor, van Swiëten). Elle put réussir au moins dans des cas de syphilis du poumon pris pour de vulgaire phtisie.

Crénothérapie. — L'usage d'envoyer les phtisiques, tout au moins ceux de début, aux eaux minérales, ne date pas d'aujourd'hui.

Peut-être déjà chez les Gaulois, qui avaient au plus haut point le culte des eaux, certaines sources étaient-

elles réputées pour la cure des maladies de poitrine. Ce qui est certain, c'est que les Romains couvrirent notre pays de thermes. En ce qui concerne particulièrement le *Mont-Dore*¹, le buste du bronchitique emphysémateux sculpté sur la porte des anciens thermes, et la lettre de Sidoine Apollinaire, citée plus haut, attestent absolument qu'à l'époque gallo-romaine on y envoyait tousseurs et phtisiques.

Les temps troublés qui suivirent amenèrent la ruine et l'oubli des anciens thermes romains. Il faut attendre le xvi^e siècle, pour voir une renaissance de la crénothérapie. En 1605 paraît, à Paris, l'ouvrage de J. Banc (de Moulins), intitulé *la Mémoire renouvelée des merveilles des Eaux naturelles en faveur de nos Nymphes françoises, etc.* On y voit ce qu'était la cure thermale à cette époque. Il n'y avait pas alors de médecins spécialistes consacrés exclusivement à telle ou telle station, et les indications étaient fort imprécises.

La vertu de quelque Eau n'a jamais été si tost publiée, avoir eu action pour la guérison d'une maladie, que non seulement celui qui se sent atteint de paralysie, ne s'y jette à corps perdu; mais tout autre malade aussi... A-t-il veu

¹ V. Dr J. Nicolas, la Médecine dans les Œuvres de Sidoine Apollinaire (*Revue médicale du Mont-Dore*, 1901). Ce qu'on pensait des Eaux du Mont-Dore au xvii^e siècle (*Ibid*, 1902). Une Thèse sur les Eaux du Mont-Dore au xviii^e siècle (*Ibid*, 1906). M. le Dr J. Nicolas, médecin consultant au Mont Dore (*L'hiver à Nice*), nous a communiqué la plupart des documents d'après lesquels nous avons rédigé ce paragraphe sur la crénothérapie; son amabilité nous a vraiment touché; nous tenons à l'assurer ici de notre profonde reconnaissance.

une hydropique guery de l'usage de l'Eau de Pougues ? Il s'y rend tout asthmatique et phtisique (J. Banc).

Ainsi donc les phtisiques allaient un peu partout. Nous avons cité dans les chapitres précédents les *Eaux Chalybées* et nous avons dit à l'article *Fer* ce qu'il fallait en penser. Ce qui est certain, c'est que les eaux du Mont-Dore étaient réputées au ^{xvii}e siècle dans la cure des affections chroniques de la poitrine. J. Banc le dit lui-même :

Aux bronques des poulmons se guérit aussi la toux faicte de defluxion froide et humide ; l'enroüeure acquise par la constitution de ciel boréale ; voire aux poulmons l'asthme...

Les *bains* étaient la base de la cure thermale.

Les eaux des deux Bourbons..., et le Mont-d'Or, qu'on appelle Bains en Auvergne¹, ont aussi de forts anciens employs, principalement en bains, car si on en boit, c'est fort peu à la sortie dudit bain, comme deux, trois ou quatre verres pour faciliter la sueur².

Au ^{xviii}e siècle les indications se précisent et la technique de la cure se perfectionne. On envoie toujours les phtisiques de début au Mont-Dore, s'il faut en croire Chomel, Buch'oz, Brieu de, Lavalie du Masmorel. Buch'oz³ semble mettre en cause l'altitude :

On est actuellement en usage, à Paris, d'envoyer au Mont-d'Or les phtisiques, et plusieurs s'en sont souvent

¹ Bains, perpétuation du latin : *Calentes Bānæ*.

² Deux à quatre verres paraissaient à J. Banc une quantité insignifiante.

³ Buch'oz, *Dictionnaire minéralogique et hydrologique*, Paris, 1772.

trouvés guéris, mais c'est moins l'usage des eaux qui les rétablit que le voyage, l'usage du lait très fréquent dans ces montagnes, l'air qu'on respire dans un vallon où le baromètre n'est élevé que de $2\frac{1}{4}$ pouces $2\frac{1}{2}$ et où la température varie à chaque instant du froid au chaud et du sec à l'humide.

L'auteur ne spécifie pas le traitement qu'on faisait suivre alors aux tuberculeux.

Lavialle du Masmorel¹ rapporte plusieurs observations de traitement thermal par les eaux du Mont-Dore. L'une notamment est relative à une phthisie pulmonaire succédant à une péripneumonie; l'eau minérale fut employée *transportée*, au lit du malade, avec grand succès (obs. III). Dans deux autres cas, l'usage de l'eau en boisson fut nuisible, provoquant dans l'un une diarrhée incoercible, dans l'autre des hémoptysies. Lavialle du Masmorel parle d'envoyer au Mont-Dore « les phthisies pulmonaires confirmées et arrivées au dernier degré ». Avec l'eau en *boisson*, les *bains* et les *douches* constituaient au XVIII^e siècle toute la médication montdorienne. Les premières inhalations n'ont été instituées au Mont-Dore que vers 1840².

§ 3. — QUELQUES GRANDES MÉDICATIONS.

Médecine par les signatures.

Il est une vieille théorie qu'on trouve signalée en Chine au temps les plus reculés, aux origines mêmes

¹ *Dissertatio medica de Aquis Montis Aurei* (thèse Montpellier, 1768).

² V. aussi sur les Eaux du Mont-Dore : Michel Bertrand, *Nouvelles recherches sur les Eaux du Mont-d'Or*, Clermont-Ferrand, 1823,

de l'empirisme, et à laquelle nous devons tout d'abord rendre hommage, c'est la médecine par les signatures.

On entendait par signatures les marques ou analogies par lesquelles la nature avait frappé certains objets, notamment les plantes, pour que l'homme pût y reconnaître des remèdes appropriés à telle ou telle maladie, à tel ou tel symptôme.

Cette théorie était encore admise au xvii^e siècle, où l'on parlait de ce principe : *Deus et natura nil faciunt frustra*.

Bien des remèdes antiphtisiques ne durent leur emploi, à l'origine tout au moins (la tradition se chargeant du reste), qu'à des signatures. Nous avons déjà vu que c'était le cas pour la pulmonaire. Mais pourquoi écrevisses, roses-rouges, sang-dragon, choux rouges, myrtilles, corail rouge, grenades, etc., sinon en vertu d'une analogie de couleur, la nature indiquant par le crachement de sang que la phtisie devait être soignée avec des substances de *couleur rouge* ? L'opothérapie pulmonaire si ancienne n'est elle-même qu'un bel exemple de cette médecine des signatures, « le poumon convenant au poumon », *similia a similibus confirmantur*.

Médication antiputride.

Cette médication, que nous devrions appeler *antiseptie pulmonaire* (Fracastor a dit avant nous qu'il faut détruire les germes dans le poumon), découle de cet autre principe de l'empirisme : *contraria a contrariis curantur*.

L'haleine, l'expectoration indiquaient dans la poi-

trine du phtisique une matière sanieuse ou du pus qu'il fallait détruire. Aromatiques et balsamiques, avec leur bonne odeur, devaient, pensait-on, même ingérés, passer dans le poumon et remplir ce but. Nous avons assez parlé d'eux plus haut ; il nous reste à dire un mot des fumigations, dont nous avons jusqu'ici peu parlé.

Fumigations. — Leur usage est antique (phtisiques de Galien près du Vésuve, Pline et vapeurs arsénicales). Leur but était de faire pénétrer les agents thérapeutiques dans le poumon sans passer par la voie digestive. Jusqu'au xviii^e siècle, le terme *fumigation* comprend à la fois nos fumigations et nos inhalations.

Les parfums qu'on faisait respirer aux phtisiques du moyen âge et de la Renaissance peuvent être considérés comme des fumigations.

Il semble cependant qu'à la Renaissance les fumigations médicamenteuses soient quelque peu oubliées. Le cas de Matheus Gradi et celui d'une malade de Nicolas le Pois, médecin de Lorraine (1580), qui se soumirent à respirer l'air chaud à la bouche des fours sont des exemples de fumigations sèches non médicamenteuses.

Au xvii^e siècle, F. Flater et surtout Chr. Bennett¹ (ce qui ne l'empêcha pas de mourir phtisique) vantent les fumigations dans la phtisie. Bennett distingue les fumigations en humides et sèches, qu'il propose de combiner. Il insiste pour qu'on n'applique sur la bouche du malade aucun appareil ; c'est la chambre

¹ *Theatrum Tabidorum* /654, Leipzig, 1760.

même où il respire qui doit être remplie des vapeurs convenables. Les fumigations de Bennett étaient balsamiques, aromatiques, sulfureuses ou arsenicales; il serait trop long de citer toutes ses formules.

Sydenham et Morton ne parlent pas des fumigations. Mais, après Bennett, Th. Bartholin, Willis, Rozière de la Chassagne, etc., s'en servirent. Fuller, médecin anglais, donne la recette suivante :

Prenez écorces de pistaches, myrrhe, succin àâ deux gros; soufre vif, orpiment àâ un gros; on fera du tout une poudre grossière à jeter sur des charbons ardents, et dont la fumée sera inspirée dans les poumons, au moyen d'un entonnoir renversé.

On avait donc recours à la fois aux fumigations et aux inhalations.

Il faut rapprocher des fumigations le séjour des étables qui fut quelque temps à la mode au XVIII^e siècle.

Médication évacuante.

Les « évacuans » étaient les moyens de soustraire aux humeurs les principes âcres et malfaisants qui engendraient la maladie ou les produits qui, engendrés dans un organe malade, se répandaient ensuite dans les humeurs et jetaient partout la perturbation¹. Les

¹ Traité de pharmacopée, 1701, cité in *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie*, t. V, Paris, 1774.

² Les vieux médecins semblent avoir admirablement compris qu'il faut lutter contre l'infection des humeurs dans la phtisie. Cette idée est écrite en particulier dans les ouvrages du XVIII^e siècle.

principaux étaient les purgatifs, les diurétiques et la saignée.

Purgatifs — Ils n'étaient employés qu'avec assez de circonspection dans la phtisie, car on craignait, depuis Hippocrate, « d'accélérer la diarrhée qui termine ordinairement la carrière des pulmoniques ». On ne les employait qu'au début, et encore ne permettait-on que les plus doux : manne, myrobolans, agaric, pilules cochées (coloquinte, aloès, scammonée) à faible dose.

Diurétiques. — Les anciens médecins connaissaient admirablement les crises qui terminent certaines maladies aiguës, crises qu'ils cherchaient au besoin à provoquer. C'est dans ce but qu'ils employaient les diurétiques dans la phtisie, par analogie et pour imiter ce que la nature faisait spontanément dans d'autres maladies.

Dans beaucoup de tisanes données aux phtisiques entraient des plantes diurétiques (chiendent, guimauve, orge, etc.) ; la scille entraient dans la composition de l'oxymel scillitique et de la fameuse thériaque. C'est comme diurétiques qu'on donnait aux phtisiques les sels neutres, le mercure, les préparations et les eaux minérales ferrugineuses (Desault, Rozière de la Chassagne, etc.). Le lait, si souvent donné aux phtisiques, devait, lui aussi, nous le savons mieux maintenant, « pousser par les urines ». Les diurétiques se donnaient à toutes les périodes de la phtisie ; à la fin de la maladie, ils débarrassaient les humeurs des produits purulents résorbés dans le poumon.

Saignée. — La saignée est employée dans la phtisie, sur la foi de Galien, jusqu'à l'aurore du xix^e siècle. On l'employait dans un double but : comme évacuant et pour arrêter ou prévenir l'hémoptysie. C'étaient là des indications raisonnables. Mais quand on lit qu'à la Renaissance et au xvii^e siècle la saignée était considérée comme une nécessité hygiénique, qu'on se faisait saigner « pour mêler son sang à celui d'un ami, d'un frère d'armes, d'une maîtresse tendrement aimée¹ », on ne peut s'empêcher de penser qu'il dut y avoir des abus de la saignée chez les phtisiques.

Il est certain que, pratiquée sagement, la saignée put donner parfois de bons résultats dans la phtisie : qu'elle dut réussir aussi dans des cas d'œdème pulmonaire pris pour des hémoptysies.

Médication dérivative.

Les dérivatifs étaient les moyens employés pour dériver le transport d'une humeur peccante sur un organe en particulier ou pour l'attirer vers l'extérieur lorsqu'elle s'était déjà fixée sur cet organe. Rappelons la pathogénie humorale de la phtisie par la pituite descendant du cerveau dans le poumon ; il fallait l'en détourner ; on employait pour cela principalement la révulsion, accessoirement la balnéation.

¹ Ed. Minvielle, *la Médecine au temps d'Henri IV* (thèse Paris, 1902-1903). Au xviii^e siècle, Marteau affirmait que les saignées fréquentes enlevaient chaque année 4.000 hommes à Paris et 40.000 à la France. Son opinion fut condamnée par la Faculté. V. sur la saignée à cette époque, Dr Paul Delaunay, *le Monde médical parisien au XVIII^e siècle*, Paris, 1906.

Révulsion. — Nous serons bref sur cette vieille médication dont aujourd'hui même on ne connaît pas parfaitement le mode d'action. Elle fut très communément employée en phtisiothérapie pendant les siècles que nous avons étudiés sous forme de vésicatoires, cautères, sétons, etc. Naturellement elle n'était pas appliquée sur le thorax, mais sur le crâne pour y maintenir la pituite, sur la nuque pour empêcher la descente du catarrhe dans le poumon, sur les bras ou les jambes pour y attirer l'humeur froide et en débarrasser le poumon. Les frictions que l'on faisait si souvent aux phtisiques n'étaient qu'une forme de la révulsion et avaient le même but.

Balnéation. — Bains et douches avaient, eux aussi, pour but de dériver vers la peau l'humeur froide qui se jetait sur le poumon, ou l'inflammation pulmonaire dont on parlait couramment au ^{xviii}^e siècle. Nous renvoyons le lecteur aux citations plus haut rapportées d'A. Paré, Zacutus Lusitanus, Van Swieten, sur l'usage des bains dans la phtisie.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer toutes les idées qui dirigèrent la cure de la phtisie avant le ^{xix}^e siècle. Nous avons voulu brièvement dégager les principales et les plus intéressantes.

Peut-être le lecteur a-t-il, comme nous, été frappé par la quantité de choses nouvelles qu'on trouve dans les vieux livres. Il faut toutefois convenir que les vieux moyens étaient trop souvent compliqués, parfois répugnants. La science moderne leur a substitué des remèdes plus simples, « mieux définis et d'une effica-

citée plus sûre » (Dr Cabanès) ; en outre, elle nous explique d'une façon à la fois plus claire et plus exacte l'action des moyens employés ; ce ne sont pas là ses moindres bienfaits, et il serait injuste de le méconnaître. Mais ne méprisons pas l'ancienne médecine. Quand les mesures sociales de prophylaxie et les méthodes bactériologiques de traitement auront donné les résultats qu'on est en droit d'espérer, alors nous pourrons être fiers. En attendant, soyons modestes : « Nous paraissions plus grands que nos aînés parce que nous montons sur leurs épaules » (Huchard).

CONCLUSIONS

I. — La thérapeutique de la phtisie en Occident pendant le moyen âge et les temps modernes est essentiellement traditionnaliste. Bon nombre des idées de l'antiquité paraissaient assez justes, bon nombre de ses méthodes paraissaient assez efficaces pour qu'on pût les considérer comme intangibles.

II. — Si la plupart des médications que nous avons signalées ont leur origine dans l'antiquité, nous les avons vues se perfectionner au cours des siècles. De plus, nous avons vu apparaître des méthodes nouvelles, comme la cure d'exercice, et des médicaments nouveaux, comme le mercure et le quinquina qu'on donna aux tuberculeux dès qu'on vit leurs effets dans la syphilis et le paludisme.

Chaque fois qu'une substance nouvelle est importée en Europe (quinquina, café, tabac, etc.), on l'emploie empiriquement dans la phtisie, preuve de la constante préoccupation des temps à lutter contre ce fléau.

III. — Si les moyens les plus divers, parfois les plus bizarres, ont été proposés, il ne faut point conclure à

l'inefficacité de tous, même considérés isolément. Dans la diversité des moyens employés, il y en a qui reviennent à chaque instant, qu'on emploie encore aujourd'hui, qui seront encore demain les adjuvants de la thérapeutique scientifique. C'est le cas du régime et de certains médicaments (arsenic, balsamiques, tanin, etc.). Les médications que nos pères estimaient le plus sont restées en honneur. Or « on ne s'adresse pas longtemps à un remède qui ne guérit pas ». (Brieude).

IV. — En phthisiothérapie, l'ancienne médecine a eu des opinions et appliqué des méthodes auxquelles beaucoup de personnes supposent une origine plus récente : elle a vu l'importance fondamentale de la « diète », et, parmi ses remèdes empiriques, cachant sous une forme enfantine des moyens que la science moderne ne désavouerait pas, certains ne méritent pas l'oubli.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE
FLORENCE.

Vu :

LE DOYEN,

L. HUGOUNENQ.

Vu et permis d'imprimer :

Lyon, le 24 novembre 1910.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
P. JOUBIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION. — CE QUE FUT LA « PHTISIE » PENDANT LE MOYEN AGE ET LES TEMPS MODERNES. . . .	9
PREMIÈRE PARTIE. — ESSAI D'HISTOIRE CHRONOLOGIQUE.	17
CHAPITRE PREMIER. — Traitement de la phtisie en Occident avant la Renaissance	17
CHAPITRE II. — Traitement de la phtisie aux xv ^e et xvi ^e siècles	34
CHAPITRE III. — Traitement de la phtisie au xvii ^e siècle	52
CHAPITRE IV. — Traitement de la phtisie au xviii ^e siècle.	69
DEUXIÈME PARTIE. — VUE D'ENSEMBLE SUR LES AGENTS THÉRAPEUTIQUES ET LES MÉDICATIONS ANTITU- BERCULEUSES DU MOYEN AGE ET DES TEMPS MODERNES.	89
§ I. — Hygiène et diététique.	89
§ II. — Médicaments	98
§ III. — Quelques grandes médications . . .	112
CONCLUSIONS.	121

